

TITRE : Léo-Paul Desrosiers romancier historique

AUTEUR : Réjean Beaudoin  
Département de langue et littérature françaises  
M. A.

RESUME :

Cette étude sur un écrivain canadien adonné à un genre qui compte ici beaucoup de tentatives et peu de réussites, se propose de rendre compte des qualités exceptionnelles d'un auteur qui y a excellé. Pour ce faire, nous nous sommes d'abord interrogés sur la place du concept historique dans la mentalité et dans la pensée canadiennes-françaises. Après un rapide survol de ce qu'ont produit d'autres romanciers historiques avant lui, nous entreprenons l'analyse de l'univers romanesque créé par Desrosiers. Trois thèmes nous guident et nous font parcourir les espaces intérieurs de sa création : l'homme, la nature, les moeurs, ces trois éléments fondus et unifiés par la vertu unique d'une rare maîtrise de toutes les ressources stylistiques de la prose française. Le bilan du roman historique tel que le pratique Léo-Paul Desrosiers se solde par la réussite d'une grande oeuvre, qui tient à la transposition parfaitement adaptée des grandes lignes de l'histoire dans les lois artistiques du genre romanesque.

LEO-PAUL DESROSIERS, ROMANCIER HISTORIQUE

INTRODUCTION : HISTOIRE ET ROMANTISME

Par le magistère de l'histoire ce qui n'était que vestige presqu'effacé, tendance ou instinct, devient conscience, idéal et volonté. (1)

L'importance du concept historique dans l'existence et l'évolution de notre entité ethnique, n'est plus à dire : elle est assez établie dans les faits et dans les livres — qui sont les plus inflexibles témoins de l'événement. L'Histoire, chez nous plus qu'ailleurs, s'est définie comme n'étant pas la simple restitution d'un hier à-demi effacé dans l'ombre lointaine du souvenir, mais bien plutôt le prolongement actuel et vivant de ce qui fut et ne peut cesser d'être. Et s'il en est un parmi nos historiens à qui il faut demander le sens et la portée chez nous de la pensée historique, c'est à l'abbé Groulx, lui que nous avons déjà cité au seuil de cette étude et dont le titre de l'ouvrage auquel nous empruntons cette épigraphe résume excellemment sa pensée sur le sujet : Notre maître le passé. En effet, l'histoire, dont on peut dire à la fois qu'elle nous précède, nous englobe et nous porte vers notre devenir, représente à ses yeux une continuité dans l'être d'un peuple, continuité qui, en passant par son patrimoine, pointe vers son destin. Elle est douée d'une grande puissance visionnaire cette synthèse englobante de l'historien qui poursuit l'observation du savant dans le verbe enflammé du prophète. Ligne de vie qui réalise la suite naturelle de nos origines vers nos finalités : voilà la vertu propitiatoire de l'histoire qui, dans cette perspective, tient tout autant de la mystique nationale que de la science positive, ou plutôt qui prolonge au niveau de la conscience

---

(1) Lionel Groulx, Notre maître le passé, Montréal, L'Action Française, 1924, p. 17.

collective le fait brut en valeur de salut. Cette sacralisation, — où, soit dit en passant, le sérieux de l'entreprise scientifique n'y perd pas un iota de rigueur critique — comporte, bien entendu, son culte, culte de l'héroïsme surtout qui est le premier effet du plus grandiose attribut de l'histoire : la dimension épique. Et le culte de nos héros disparus engage notre présent. L'hommage au soldat inconnu comporte implicitement une obligation de venger sa mort en même temps que de poursuivre sa cause. On ne pleure pas les martyrs comme les autres défunts : on ne réveille pas leur mémoire sans qu'en surgisse aussitôt leur fantôme de bronze qui invite et qui pousse aux mêmes extrémités, mais surtout qui commande le même idéal. L'admiration des pionniers entraîne notre dévouement à leurs valeurs, oblige notre fidélité à leurs intentions.

Il serait étonnant et surtout très utile à la connaissance de notre littérature, d'étudier l'étendue complète de ses rapports avec notre histoire. Un simple regard rétrospectif sur l'ensemble de notre histoire littéraire nous permettrait à lui seul de nous rendre compte de la très féconde influence de deux oeuvres historiques qui, à deux époques différentes mais également cruciales pour notre destin national, ont respectivement alimenté en thèmes et en ardeur créatrice notre poésie naissante, puis les débuts de notre roman. Je veux parler, bien sûr, de l'Histoire du Canada de François-Xavier Garneau et de l'oeuvre historique de l'abbé Lionel Groulx. Si l'on rattache, comme il est juste, cette dernière au mouvement nationaliste de l'Action Française, on verra de plus que les deux historiens ont encore en commun le fort courant d'enthous-

siasme patriotique qu'ils ont contribué à répandre autour d'eux et qui est la raison profonde de leur action comme de leur rayonnement. Aussi n'est-il pas hasardeux d'affirmer, après tant d'autres, que toute la poésie issue de l'Ecole littéraire de Québec, a vécu du seul élan d'enthousiasme dégagé par l'oeuvre de Garneau, de même que le roman de 1900 à 1930 et au-delà est issu du puissant ferment nationaliste du début du XXe siècle.

Le rôle de l'histoire comme phénomène de tout premier plan dans l'aventure souvent compromise de notre vie nationale est donc un fait assuré. "L'histoire naît, et elle se met au service d'une cause : justifier l'existence d'une collectivité" (1), nous dit Gilles Marcotte. En conséquence, nous ne devons pas nous surprendre de la place qu'occupe l'inspiration historique dans nos lettres. Et c'est le même critique qui affirme au sujet de l'origine du genre romanesque : "Le roman de cette époque ne peut s'écrire qu'au passé" (2). La raison en est simple : cette époque n'est pas prête à se placer résolument devant son présent qu'elle répudie d'ailleurs et qu'elle ne conçoit pas (comme l'avenir) abordable en dehors de ses attaches avec des antécédents qu'elle préfère d'abord explorer : l'histoire préside à cette orientation. Attentifs à la tradition qui forme le fond de la sensibilité héritée de la race, nos auteurs furent longs à se détourner de ce répertoire pour s'occuper

---

(1) Gilles Marcotte, Une littérature qui se fait, vol. 2, Montréal, HMH, 1962 ; p. 13

(2) *ibid.* p. 13

des profondeurs individuelles de l'angoisse intérieure. Mais c'est tout de même ce vers quoi insensiblement ils se dirigeaient, le roman étant par nature le lieu du présent, c'est-à-dire de l'homme qui se cherche dans la conscience de son actuelle condition. L'évolution qui se dessine est en fait celle du roman historique au roman psychologique.

L'oeuvre de Desrosiers s'inscrit exactement dans cette dialectique où l'histoire est source d'assurance et de garantie de l'existence et du destin d'un peuple. Aussi Léo-Paul Desrosiers résume-t-il en lui-même cette tendance à réaliser le passage du roman à sujet historique au roman de l'aventure intérieure et de l'analyse psychologique. C'est même une essentielle composante de son art que cette oscillation ou mieux, cet heureux dosage en lui du savant historien et du romancier psychologue. La plus grande et la meilleure partie de son oeuvre romanesque incline sans contredit du côté des sujets historiques, mais s'il y atteint à des accents jusque là inconnus, c'est précisément parce qu'il portait en lui les plus remarquables dons de fine observation, de pénétration intérieure et de perfection stylistique qui contribueront à l'orienter sur la voie de l'aventure intérieure et spirituelle dans la dernière partie de sa production. Nous allons, quant à nous, nous limiter à l'étude de sa formule du roman historique et pour ce faire, après avoir sommairement passé en revue les prédécesseurs de notre auteur dans ce genre, nous analyserons les principaux éléments de son art, soient la psychologie, le rôle de la nature dans son oeuvre et la vertu merveilleusement adaptée de l'outil stylistique qu'il emploie pour tirer

le maximum d'intensité de son expression.

On voit donc comme la pensée historique au Canada français est liée au problème névralgique de la survivance nationale. Il existe un lien naturel entre l'histoire et le nationalisme en ce sens qu'on a voulu puiser dans le passé les garanties d'existence, de permanence et de durée que nous refusait le présent. Ce phénomène devient clair si l'on se rappelle les circonstances qui ont amené Garneau à écrire son Histoire du Canada. Mais il y a plus : cet éveil de la conscience historique, effectué sous l'urgence du péril national, s'est produit à l'époque de la vogue envahissante du romantisme qui viendra teinter des couleurs flamboyantes de sa sensibilité et de son idéologie ce premier et bientôt traditionnel élan d'un nationalisme historique. Le romantisme, qui a par nature de faciles tendances à la grandiloquence et au prophétisme, deviendra vite une sorte de messianisme, lorsqu'il s'associera à la vision historique. De fait, l'idée du peuple élu est une idée-force depuis toujours chez nos historiens nationalistes. Edmond de Nevers se fait l'interprète lucide de ce qui est déjà une tradition de pensée plus qu'il n'exprime une idée personnelle lorsqu'il écrit en 1896 :

La Providence, ne l'oublions pas, nous a tracé une tâche privilégiée entre toutes. Perdus au milieu d'innombrables populations étrangères, nous ne pouvons maintenir notre existence distincte qu'en nous élevant au-dessus du niveau général. Nous ne pouvons être un peuple qu'à la condition d'être un grand peuple. (1)

---

(1) Edmond de Nevers, L'Avenir du peuple canadien-français, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1964, p. 17-18.



Cette conception prête peut-être flanc à la critique moderne. L'Antiquité a eu ses poètes épiques et le Grand Siècle ses orateurs sacrés qui en ont fait autant. Ici comme là, la méthode vaut toujours ce que vaut celui qui l'applique et le sort a voulu que le romantisme ait eu le pouvoir, depuis Michelet, de dévouer à sa cause des esprits loin du médiocre. Les grandes causes, même perdues, trouvent toujours les défenseurs qu'elles méritent.

Quoiqu'il en soit, toutes les oeuvres issues de cette vibrante inspiration, sont toutes caractérisées par l'alliance étroite en elles du thème nationaliste et du lyrisme romantique. Et il n'y a pas qu'une simple conjoncture de dates, une pure coïncidence temporelle qui joigne les deux facteurs. Leur liaison est trop intime et trop profonde pour qu'on se satisfasse de la facile explication du hasard. Il doit y avoir une racine profonde commune aux deux pour produire une si parfaite interprétation.

Si l'on examine attentivement le romantisme, en prenant soin de le considérer dans son essence, c'est-à-dire en dehors de tout maniérisme esthétique et dégagé du grotesque costume d'apparat dans lequel, trop soucieux de sa singularité, il s'est malheureusement un peu complu, on sera surpris d'y retrouver une ressemblance très fondamentale avec notre nationalisme et qui explique leur étroite parenté, non du tout accidentelle mais bien au contraire essentielle.

D'abord, tout comme notre nationalisme de survivance, le romantisme est lui aussi, profondément et en lui-même, une revanche de

l'aliénation, une sorte de mécanisme naturel de compensation opposé à la dépossession. Tous les grands romantiques, en commençant par Rousseau, (ensuite Vigny, Lamartine, Beaudelaire, Poe, Musset) sont des êtres brisés, amputés, ruinés, qui n'ont eu pour exister que la seule faculté d'ériger en valeur leur échec, de faire de leur faiblesse la base d'une force créée de toute pièce, idéale. René, le héros-type de toute une génération atteinte du mystérieux mal du siècle, résume en lui-même toutes ces étrangetés. Le romantisme est un refuge de l'aliénation, une mystique de la déchéance. On comprend de ce point de vue ses affinités naturelles avec le christianisme, mieux encore avec notre prophétisme historico-nationaliste. Dès lors peut-on s'étonner de son emprise et de sa fixation sur nous : le romantisme est l'attitude instinctive de toutes les désespérances. Il existe aussi une parenté naturelle du romantisme et de l'histoire, qui a fait dire à un Allemand que "l'histoire, c'est du romantisme-né" (1). A ce niveau, le romantisme ne se confond pas avec le sentimentalisme de surface qu'on prenait pour son vrai visage à l'époque du Cénacle et il ne se réduit pas non plus à cette mode passagère qui a envahi toute l'Europe avant de nous atteindre ensuite avec un peu de retard et beaucoup d'attardement.

On sait combien ce pacte du nationalisme et du romantisme a par ailleurs été favorisé et ratifié par la littérature, qui est née, elle aussi, de la douloureuse nécessité de garantir l'existence ethnique de

---

(1) Mot cité dans : H. Guillemain, Notions de Littératures Etrangères, Paris, J. de Gigord, 1956. p. 130.

la collectivité. Autant dire que la littérature canadienne française ne s'est jamais, jusqu'à ces dernières années, réellement distinguée du nationalisme, ce qui du reste n'est pas une ambiguïté aussi fausse qu'on pourrait le croire, car la littérature est toujours en quelque sorte l'effort plus ou moins conscient d'une existence qui cherche à se confirmer. Mais ce qu'il nous importe de souligner ici, au seuil de notre étude, c'est le fait, assez manifeste croyons-nous, que le roman historique, plus encore qu'aucun autre genre, trouve sa raison d'être dans ce besoin de confirmation de son existence qui apparaît à la petite collectivité avec l'urgence du péril d'extinction qui la menace. A la limite, la poésie confine à la magie dont elle procède. Quand les primitifs ont voulu conjurer les puissances hors de leur contrôle, ils les ont implorées, priées, pour tout dire nommées en les mythifiant. L'art de la parole est d'essence sacré : il a pour objet d'apprivoiser le sort. Ce n'est pas autre chose qu'ont cru faire nos pères en scrutant leur histoire et en l'actualisant dans nos lettres. A la suite de Garneau, de Gaspé, de Groulx, Léo-Paul Desrosiers, comme romancier, sera en même temps palingéniteur, démiurge, prophète.

CHAPITRE I

L'HOMME LEO-PAUL DESROSIERS

Léo-Paul Desrosiers, romancier historique, Léo-Paul Desrosiers écrivain et intellectuel, Léo-Paul Desrosiers chercheur et journaliste ne se dissocie pourtant pas de l'homme Léo-Paul Desrosiers. En effet notre auteur n'est pas de ceux dont la personnalité, sitôt passé le seuil de la célébrité, va s'abstraire au ciel idéal des grands noms pour ne plus recouvrir aucune image sensible, aucune identité temporelle, locale et se fondre en l'universelle catégorie des gens de lettres. Au contraire, pour quiconque s'est penché un peu attentivement sur cette oeuvre, il a été impossible de ne pas y discerner la voix, l'accent, la démarche et le geste du lent et paisible paysan canadien-français qui naquit à Berthier en 1896 et qui est toujours au fond demeuré présent dans la diversité de l'oeuvre et de la carrière. Desrosiers en somme n'est pas un homme de nulle part : c'est bien un homme d'ici. Et, chose rare et admirable, il n'y a pas eu chez lui coupure ou rupture, mais bien prolongement et continuité pour que, du terrien simple et isolé qu'il était, il devienne ce penseur et cet artiste, ce grand sourcier de notre littérature, puisant les thèmes de ses romans aux sources vives de nos origines. La quête du passé ou plutôt la passion de la fidélité, qui est l'une des formes du naturel instinct de conservation, constitue d'ailleurs la dominante de cette âme paysanne que Desrosiers a toujours conservée vive en lui, bien que l'ayant orientée vers l'exploration d'autres terres que celles labourées par ses pères. L'impression d'une immense sérénité est sans doute la première image que nous offre la figure de Léo-Paul Desrosiers.

Né peu avant le début du siècle, Desrosiers appartient à la génération du déracinement. Il est de ceux qui ont vécu le difficile passage de la société agricole et paysanne à la société industrielle et urbaine, passage également du cadre social de la famille ancestrale avec son cortège de valeurs traditionnelles à l'environnement anonyme et neutre de l'homme contemporain, sollicité de toutes parts par la publicité qui vend des produits de consommation, mais laissé par contre dans un angoissant vide intérieur sur le plan psychologique, idéologique, spirituel. Non seulement l'homme canadien-français a dû se trouver un nouveau champ d'action après la terre ou la forêt, mais encore il lui a fallu agrandir et ouvrir à de nouvelles dimensions sa mentalité close et repliée sur des traditions rigides et étroites. Ce cheminement ne s'effectue pas sans déchirement, sans drame. Se souvient-on assez que c'est là le sujet de l'Appel de la race en 1922 comme de Vous qui passez en 1958? Il ne faut pas oublier que Desrosiers a d'abord perçu la vie dans la perspective des nationalistes de la première heure, des hommes de 1910 qui ne concevaient pas le chemin de l'avenir en dehors du prolongement direct des sentiers d'un passé qu'on avait rendu glorieux à grand renfort de foi acharnée et d'éloquence pompeuse. La voix de la nature, de la race, c'est-à-dire au fond celle de l'Histoire, est le sentiment exploité à fond par ces premiers éveilleurs de conscience et c'est cette voix qui parlera chez Desrosiers avec autant d'authenticité que chez ces humbles paysans dont il est issu.

Desrosiers sort d'une famille-souche de la Nouvelle-France

dont l'arrivée au pays remonte à l'héroïque période du premier établissement et les personnages de sa généalogie ont fourni des noms, des circonstances et des épisodes à certains de ses romans, en particulier à Nord-Sud et aux Opiniâtres. Julia Richer nous dit que la curiosité pour le passé familial et les péripiéties de ses ancêtres serait la racine de la vocation historique. Il faut dire que la mémoire des exploits légendaires s'était conservée vive dans la tradition orale de la famille et que ces récits enchantés et merveilleux, retraçant la pénible mais exaltante naissance de la patrie, Desrosiers les avait d'abord recueillis tout enfant de la bouche même de son père, chez qui fleurissait, avec tous les dons primitifs du conteur populaire, la grande chaleur patriotique qui ennoblissait tant de naïveté. Le culte attendri, ému et, disons le mot, religieux du passé, était chez les siens une pratique enracinée, admise, un élan de l'âme, conservée d'instinct et de coeur à son origine française et chrétienne.

Etudiant au Séminaire de Joliette, déjà passionné de lectures diverses et particulièrement de recherches historiques, un jour Léopaul Desrosiers se prend à lire Maria-Chapdeleine au milieu de la bruyante maisonnée familiale de Berthier qui comptait ses quatorze enfants vivants outre le père et la mère. Il raconte comment, mystérieusement, magiquement presque, au milieu des conversations ordinaires et des occupations domestiques, les paroles sacrées du roman célèbre imposent peu à peu le silence, rallient l'attention générale et bientôt suscitent l'intérêt, puis réveillent l'émotion la plus sincère.

Et voilà que ces natures sensibles, profondément enfouies sous l'épaisseur rugueuse de leur dur labeur quotidien, s'ouvrent et s'épanouissent au pur soleil de la poésie qu'ils accueillent avec l'avidité sans borne d'un nouvel appétit qui s'éveille. Au moment dramatique où Maria apprend la mort du galant François Paradis, victime de son audace, trompé par les mille sortilèges de la forêt, des larmes jaillissent des yeux des assistants et une douleur réelle étirent leur coeur ; tous ont senti combien cette atteinte ressemble à la tristesse et à la solitude que transporte le vent sinistre des soirs d'hiver, quand il s'engouffre dans la cheminée et qu'il semble à l'assaut de la moindre fissure pour atteindre de sa morsure la palpitation animée d'une créature vivante. Étonnant miracle du chef-d'oeuvre recueilli avec respect et admiration par des êtres rustres et incultes. Seule une grande parenté, une grande intimité d'intention peut expliquer une telle communion.

On comprend à la lumière de ces faits que la constante historique chez Desrosiers n'a pas la pure résonance abstraite d'une option intellectuelle mais qu'elle est au contraire l'impulsion intérieure d'une force vitale, l'expression de cette fidélité, de ce sentiment ou de cette passion de continuité qui prend dans l'économie des forces naturelles le sens impérieux de l'instinct de conservation.

Du paysan canadien, Desrosiers a non seulement cette foi patriotique inébranlable qui confère à l'histoire sa présence et son importance dans son oeuvre, mais il a aussi cette sourde patience qui pétrit le tempérament à la fois passif et obstiné de l'homme naturel, accordé dans ses gestes et dans sa pensée au grand rythme vital des



cycles saisonniers. Le caractère de Desrosiers est resté marqué des qualités ordinaires du paysan canadien-français : ses intimes parlent d'une timidité, d'une réserve, d'une humeur volontiers songeuse et taciturne, qui ne trouvera que rarement et dans des conditions bien spéciales la chaude expression orale d'une prodigieuse prolixité où il a parfois laissé déborder le trop plein de tant de réflexion. Etre tout de silence et de discrétion, homme de bibliothèque et de cabinet, le solitaire qu'il était a toujours su interposer une respectueuse distance entre son activité et le milieu littéraire où son talent l'eût normalement amené à tenir une place avantageuse. S'il eut sur le tard, comme on le verra, sa bonne part de titres honorifiques, ce ne sont là que les signes de la reconnaissance d'une carrière intellectuelle respectable par son envergure, sa diversité et sa valeur. Mais il ignora toujours l'art spécieux, commun à tant de professionnels de la pensée, de placer haut son mérite dans la capricieuse faveur du public. Il se refusa toujours, moins peut-être par son inaptitude foncière à cultiver le succès que par une plus juste conception du rôle de l'écrivain, à briller par les attrait superficiels du mondain ou du conférencier dont se parent si volontiers les plus austères esprits pour défrayer leur tribut à la publicité. Par là s'explique l'oubli presque complet dans le public du nom de Desrosiers qui est à placer au nombre de nos plus grands écrivains parmi lesquels il est sûrement le plus parfait styliste. Une telle maîtrise de la langue, une si rare virtuosité dans le maniement des ressources de la prose française, lui donnaient certes droit à l'un des tout premiers rangs dans l'estime du public. Au lieu de cela, il a

vu ses meilleurs livres passer inaperçus, parmi lesquels d'incontestables chefs-d'oeuvre. Ce sort injuste qui eût affecté une ardeur moins désintéressée ne l'a pas empêché de travailler sans relâche jusqu'à sa mort à une oeuvre déjà considérable et qui doit compter d'importants et nombreux inédits.

Desrosiers a encore une autre grande qualité dont il est redevable à son milieu d'origine : c'est cette connaissance et cet amour de la nature qui forme son unité intérieure la plus ferme et qui fournit aussi à son style sa qualité la plus précieuse par cet art si développé chez lui de la description du paysage. Art savant, précis, minutieux, par la subtilité des observations et la justesse de touche, la sobriété de la phrase et la recherche du vocabulaire ; art senti, intérieur, profond et que l'on devine nourri par une patiente accumulation d'observations rêveuses, attentives et attendries. On reviendra du reste en son temps à l'analyse des vertus du style.

Mais revenons à celui qui fréquentait vers 1915 le Séminaire de Joliette et que nous avons surpris tout à l'heure, partageant les beautés poétiques de Maria Chapdeleine avec les terreuses intelligences des siens. S'il était demeuré assez près de la nature et de la terre pour ainsi communier d'enthousiasme avec eux à l'oeuvre de Louis Hémon, le jeune homme était par contre bien loin d'être ce qu'on est convenu d'appeler un étudiant modèle. Déjà passionné de littérature et d'histoire mais passablement nonchalant pour tout ce qui concerne le travail scolaire et résolument désintéressé des tracasseries multiples de l'é-

colier appliqué, son rendement académique est tout ce qu'il y a de hasardeux et d'irrégulier. Ses maîtres, qui durent souvent déplorer dans son allure rêveuse une âme molle et incapable d'énergie soutenue, ont cependant toujours eu la surprise de le voir réussir aux examens par un imprévisible sursaut de labeur. Quelle dut être cette même surprise de reconnaître ensuite dans ce mauvais disciple le hardi travailleur, l'in-fatigable chercheur et l'auteur distingué qu'il sera devenu !

Son cours classique achevé, le dilettante ira faire son droit à l'Université de Montréal. C'est alors que, toujours épris d'histoire et ébloui par la flambée de nationalisme qui illumine les esprits de cette époque, Desrosiers ira montrer ses premiers essais à l'abbé Groulx qui nous a laissé, sur les premières armes du jeune auteur qui se présente alors à lui, un témoignage intéressant. Il évoque une figure hésitante et timide où l'on reconnaît le portrait entrevu de l'étudiant. Il signale l'évidence d'un talent manifeste, quoique peu soucieux de qualités critiques, ce qui, pour une étude historique, se révélait une lacune grave. C'est pourquoi l'abbé Groulx sollicita d'autres textes, qui ne manquèrent pas et qu'il publia dans l'Action française où Desrosiers se vit imprimer pour la première fois.

La pratique du droit ou de quelque activité connexe ne retint pas longtemps l'attention du nouveau licencié. Il opta plutôt pour le journalisme, prolongement plus direct de ses préoccupations intellectuelles et des recherches qu'il n'a cessé de poursuivre. Il devient reporter au journal Le Canada, emploi qu'il tiendra quelques mois avant

de passer au Devoir en 1920. En effet, ses articles d'étudiant envoyés à l'Action française et au Nationaliste avaient déjà gagné à son talent non seulement l'estime et l'encouragement de l'abbé Groulx, mais aussi l'attention d'Henri Bourassa, qui profita d'une vacance de poste imprévue pour offrir cette occasion à une plume si prometteuse et animée d'une ferveur si neuve. Desrosiers fut donc chroniqueur parlementaire à Ottawa pour Le Devoir. C'était un défi pour un jeune homme de beaucoup de talent mais tout de même sans expérience. Il y suppléa à force de travail, de ténacité.

Ces marques d'encouragement pour Desrosiers ont dû être considérables, surtout venant de la part d'hommes aussi en vue, c'est-à-dire de ceux-là mêmes qui représentaient le plus tout ce qui aspirait alors à une certaine fierté nationale, eux qui incarnaient avec tant de prestige et d'autorité la grandeur de l'idée nationaliste. Il n'en fallait pas plus pour consacrer et stimuler la passion déjà vive du jeune homme pour la cause historique qui deviendra une ligne de force essentielle de toute son oeuvre. C'est d'ailleurs l'aboutissement normal sur le plan idéologique de tout ce qu'il était déjà en lui-même : la grande Voix de l'Histoire parlait déjà chez lui à Berthier par son père et ses ancêtres, avant qu'elle ne résonne plus vibrante et sonore dans les livres de Groulx et les discours de Bourassa. Nous en sommes ici à une autre étape de cette continuité ou de cette fidélité, disions-nous, qui résume et alourdit les gestes épars d'une vie dans une déterminante unité.

1922 est une année importante à double titre dans la vie de Desrosiers : c'est celle de la publication de son premier livre, Ames et paysages, un recueil de nouvelles, et c'est aussi celle de son mariage avec une jeune fille du nom de Marie-Antoinette Tardif, qui a publié divers récits sous le pseudonyme de Michèle Le Normand.

Déjà du temps de ses études à Joliette, Desrosiers avait pris l'habitude de tenir des carnets où il notait ses pensées. Il était d'ailleurs mêlé activement aux associations littéraires de la vie du collège. Aux yeux de ses confrères et de ses professeurs, il était l'irréaliste, le bohème qui ne vit que la plume en main. C'est donc très tôt qu'avec le talent de l'historien se révèle celui de l'écrivain. Lequel a précédé l'autre et l'a suscité? La question ne se pose pas. On sait que les deux disciplines sont deux préoccupations de toujours chez notre auteur et pour lui indissociables bien que distinctes. Il a élaboré une oeuvre littéraire et mené bien des recherches historiques. Il serait vain de soulever la question de priorité et d'envisager le problème de la dispersion, car qui ne voit pas que ces deux directions ne sont que deux facettes d'une même réalité, deux expressions d'une même volonté, d'une seule et même grande impulsion intérieure qui est au fond celle de tous les nôtres : dire ce que nous sommes et d'abord que nous sommes? Ecrire et scruter l'énigme du passé sont deux façons convergentes d'affirmer notre existence. Après cela, il importe peu de classer son nom au nombre des romanciers ou bien des historiens. De notre génération, il eût peut-être été sociologue. A quoi bon tout cela si nous

savons que sa voix n'a pas trahi le sentiment que nous avons d'appartenir à cette terre que nous a léguée notre histoire, mais que nous sommes toujours, paradoxalement, à nous approprier.

Le journalisme est accaparant et ne lui laisse pas beaucoup de temps pour l'oeuvre personnelle à construire, mais tout ce que son emploi lui accorde de loisir, Desrosiers le consacre à la recherche et à l'écriture. Lorsqu'il quitte Le Devoir en 1928, c'est pour devenir jusqu'en 1941 rédacteur des procès-verbaux à la Chambre des Communes à Ottawa, occupation qui offre l'avantage des longues vacances parlementaires dont l'écrivain saura profiter pour enrichir son oeuvre. Le travail méthodique et constant de l'écrivain date de cette époque. Il prend dès lors des habitudes rigoureuses de travail qu'il gardera toujours. C'est d'ailleurs une période d'assez intense production qui s'ouvre pour Desrosiers. Ses trois romans les plus connus ont été écrits et publiés durant cette période : Nord-Sud paraît en 1931, Les Engagés du grand portage mérite le prix de la province de Québec en 1939 et Les Opiniâtres est publié en 1941. Des nouvelles, des essais d'histoire, d'innombrables articles sortent régulièrement, signés de lui. La Gaspésie, où il passe ses étés, lui fournit un lieu à la fois de recueillement et d'inspiration. La grandiose nature qui s'y déploie avec une sorte de défi des dimensions humaines, délasse le fonctionnaire fédéral des soucis souvent mesquins de son milieu, encombré de petites intrigues et d'arrivistes sans scrupules. L'auteur des Engagés avait quotidiennement là sous les yeux d'innombrables modèles de Lenfesté et de

savons que sa voix n'a pas trahi le sentiment que nous avons d'appartenir à cette terre que nous a léguée notre histoire, mais que nous sommes toujours, paradoxalement, à nous approprier.

Le journalisme est accaparant et ne lui laisse pas beaucoup de temps pour l'oeuvre personnelle à construire, mais tout ce que son emploi lui accorde de loisir, Desrosiers le consacre à la recherche et à l'écriture. Lorsqu'il quitte Le Devoir en 1928, c'est pour devenir jusqu'en 1941 rédacteur des procès-verbaux à la Chambre des Communes à Ottawa, occupation qui offre l'avantage des longues vacances parlementaires dont l'écrivain saura profiter pour enrichir son oeuvre. Le travail méthodique et constant de l'écrivain date de cette époque. Il prend dès lors des habitudes rigoureuses de travail qu'il gardera toujours. C'est d'ailleurs une période d'assez intense production qui s'ouvre pour Desrosiers. Ses trois romans les plus connus ont été écrits et publiés durant cette période : Nord-Sud paraît en 1931, Les Engagés du grand portage mérite le prix de la province de Québec en 1939 et Les Opiniâtres est publié en 1941. Des nouvelles, des essais d'histoire, d'innombrables articles sortent régulièrement, signés de lui. La Gaspésie, où il passe ses étés, lui fournit un lieu à la fois de recueillement et d'inspiration. La grandiose nature qui s'y déploie avec une sorte de défi des dimensions humaines, délasse le fonctionnaire fédéral des soucis souvent mesquins de son milieu, encombré de petites intrigues et d'arrivistes sans scrupules. L'auteur des Engagés avait quotidiennement là sous les yeux d'innombrables modèles de Lenfesté et de

Montour. Connaissant le naturel simple et rustique de Desrosiers, l'on comprend sans peine le besoin de sa retraite au bord de la mer.

Même s'il n'a jamais atteint à la célébrité que confèrent les gros succès de librairie, l'importance de ses publications et de ses recherches a fini par imposer son nom dans un cercle restreint de connaisseurs et de spécialistes où il sera désormais estimé. Peu à peu, ses romans impressionnent, ses articles font autorité. C'est ainsi qu'il est élu à la Société des Dix en 1941, alors qu'il vient d'être nommé conservateur de la Bibliothèque Municipale de Montréal. Il devient membre l'année suivante de la Société Royale du Canada et participera, en 1944, à titre de membre-fondateur, à la naissance de l'Académie canadienne-française. Il reçoit en 1948 la Médaille de la Société historique de Montréal au lendemain de la publication du premier tome d'Iroquoisie, une oeuvre considérable dont la suite est toujours demeurée inédite, mais qui constitue une étude de toute première importance sur les guerres franco-iroquoises en Nouvelle-France.

Avec l'Ampoule d'or en 1951, Desrosiers aborde une toute nouvelle technique romanesque qui constitue une de ses grandes réussites. Roman psychologique sous forme de journal, L'Ampoule d'or semble représenter le point de perfection ultime de deux composantes essentielles de l'univers du romancier : l'élément psychologique et l'élément naturel. Le paysage gaspésien a servi de cadre extérieur à ce drame spirituel. La phrase atteint ici à un idéal d'équilibre et de dépouille-



ment qui tranche heureusement avec les faciles tendances aux longueurs oratoires où donnent parfois les meilleurs écrivains par excès de zèle. Le mot conserve son incisive précision. D'aucuns ont voulu voir là, non sans raison, son plus beau livre. Mais un sort étrange a voulu que ses meilleures oeuvres soient les moins connues et l'Ampoule d'or n'échappe pas à la règle.

Après la retraite annuelle de la Gaspésie, en 1953 Desrosiers élit la retraite définitive de Saint-Sauveur-des-Monts dans les Laurentides. Retraite se prend évidemment par rapport à ses fonctions de conservateur de la Bibliothèque Municipale, car en tant qu'écrivain, il ne saurait en être question et c'est au contraire dans le but d'intensifier son activité d'écrivain qu'il prend cette décision qui comble enfin les désirs de toute une vie. Le rythme de travail ne se relâche nullement mais se poursuit avec une inlassable régularité dont on verra bientôt les nouveaux fruits : des romans, des biographies historiques, des articles...

C'est au sein de ce labeur continu qu'il s'éteindra en avril 1967 à 71 ans. La passion de la fidélité l'aura vraiment tenu jusqu'au bout. On dit de certains vieillards qui ont oublié de mourir qu'ils continuent à vivre par habitude : c'est ainsi que lui continuait à écrire.

CHAPITRE II

LE ROMAN HISTORIQUE AVANT DESROSIERS

Le roman historique est un genre, et un bref coup d'oeil sur ce qu'il a produit chez nous nous autoriserait à ajouter que ce n'est pas un genre facile, s'il faut en juger d'après ce que l'on peut considérer comme des réussites à l'intérieur de cette catégorie de nos romans. C'est que ce genre fait appel à deux ressources d'essence différente et dont l'harmonieuse conjonction représente peut-être une difficulté plus grande encore que la perfection de chacune d'elles. Il faut en effet en arriver à une formule qui réalise la rare synthèse des dons de l'artiste et des qualités plus froides du chercheur, de l'érudit, de l'historien. Cette conciliation d'aptitudes si différentes et, pourrions-nous dire, si contraires, ne s'obtient que par l'effet d'un minutieux dosage, dont il n'existe évidemment pas de proportions fixes, à la manière d'une recette, mais qui ne se trouve réalisé que dans l'impondérable faculté créatrice de l'art qui effectue ce capricieux amalgame. L'écueil ordinaire et prévisible de ces attelages à double conduite est, bien sûr, que l'une l'emporte sur l'autre et rompe ainsi le précaire équilibre, seul capable d'assurer le bon fonctionnement du système ; bref, pour ramener la figure à notre échelle, il s'agit à la fois d'éviter soit que l'histoire, par excès de détails ou de précisions érudites, étouffe la chaleur ou la sensibilité du récit, soit enfin que la liberté fictive ou l'intention moralisatrice conduisent l'intrigue au point de mépriser les plus rudimentaires données historiques du sujet. Ces deux extrêmes nous sont d'ailleurs illustrés exemplairement et comme à dessein, respectivement par Flaubert dans Salammbô et Chateaubriand dans Les Martyrs, la littérature française nous offrant à point nommé les modèles à éviter ( il faut,

pour être tout à fait juste, reconnaître qu'elle nous présente d'autre part bien d'autres exemples à imiter, et précisément chez ces deux auteurs). Pour des raisons et des circonstances particulières que nous nous sommes efforcés de sommairement rappeler dans notre introduction, nous savons la fortune qu'était destiné à connaître ce genre pendant le premier siècle d'existence de notre littérature. Mais si la production fut bien nourrie (compte tenu de la population lettrée et de son degré de culture), elle ne fut pas toujours à la hauteur des louables intentions qui présidèrent à son lancement et nos auteurs ne surent pas toujours, disons plutôt qu'ils surent rarement, trouver l'heureuse formule. L'obstacle était double, à l'image même de la double composante du genre en question : le roman lui-même en est à ses balbutiements et nul parmi les nôtres n'en manie aisément la technique avant bien des années passé le seuil du XXe siècle ; l'histoire quant à elle, demeure marquée trop vivement de vibrante résonance affective dans la mentalité nationale, pour qu'elle puisse donner lieu à une lucide utilisation littéraire. C'est pourquoi elle ne fournit longtemps que le prétexte à de vaines et prétentieuses dithyrambes patriotiques dans la ferveur ampoulée d'une pompeuse rhétorique. Cette brûlante fièvre d'ardeur nationaliste est ce qui fait la fécondité du thème historique en même temps que ses limites. Elle offre une puissante matière à l'artiste capable d'en tirer parti, mais fournit une facile pâture au pathétique inflammatoire de trop d'écrivailleurs sans vocation, ni culture. C'est l'implacable mais juste jugement qu'il faut hélas ! porter sur la presque

totalité des oeuvres issues de cette inspiration. Le roman de la terre et la poésie de ces temps héroïques n'ont pas mérité la plupart du temps un destin différent.

Philippe Aubert de Gaspé (Père) est le premier en date à avoir produit une oeuvre d'importance dans cette veine et l'on peut dire de ses Anciens Canadiens que ce n'est pas le dernier en mérite, ni en valeur, des livres qu'on peut classer dans les romans historiques. Sans méthode précise, sans prétentions ni à l'histoire, ni à la littérature, le vieillard --- à l'aspect désormais aussi légendaire que les plus épiques de ses héros --- qui en 1863 s'improvise romancier, a bel et bien réussi "un de ces livres, écrits sur le ton de la conversation, qui renferment l'essence d'une civilisation" (1). Si les éléments de la Guerre de sept ans, des péripéties qui l'entourent et des moeurs des Canadiens de ce temps n'y font en aucun moment figure d'étalage savant, c'est que tout ce bagage du passé a été longuement porté dans les replis les plus intimes d'une conscience, puis d'une mémoire qui ne le retrouve qu'encore mal démêlé d'une riche épaisseur de terre, de douleur et de vie. Le poids de ce témoignage-là est celui de l'âme, du coeur et de tous les rites sacrés inscrits dans l'indélébile tradition d'une hérédité nationale: frêles paraîtront, en regard de cette marque authentique, les délicates reconstitutions faites de fouilles et de recherches documentaires, qui ne sont pas sans évoquer, par comparaison avec cette robuste souche,

---

(1) Gérard Tougas, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 1967. p. 32.

de plâtreux recollages de pots cassés.

Ce que l'amateur avait fait d'instinct, avec l'infaillibilité et la perfection propres au réflexe, des gens de lettres qui font profession de l'art d'écrire ne sauront le retrouver. La désolante production de Joseph Marmette, de Napoléon Bourassa, de Georges de Boucherville et même de Laure Conan nous offre une démonstration par l'absurde de la tentative de créer un roman historique. Leur méthode, car eux en ont une, serait assez simple à résumer en peu de mots : broder sur le vaste canevas de l'histoire de mignonnes intrigues d'édification, de moralisation ou d'effusion sentimentale, tout cela fait d'ailleurs dans un style et un langage dont ne se fût pas accomodé le modeste scrupule de Philippe Aubert de Gaspé, qui s'accusait déjà d'être "canadien par le style". (Toute sa hardiesse de langage se limite d'ailleurs à employer "habitant" pour "cultivateur", ou autres "audaces" de pareille sorte, sa langue étant d'une exemplaire pureté). En somme, l'utilisation faite des données historiques est dégradante pour les faits sans être pour autant enrichissante pour la trame romanesque qui, de son côté, n'a pas la rigoureuse beauté qui lui permettrait de fondre en elle les détails empruntés au passé.

De ce groupe d'auteurs se détache de lui-même le nom de Laure Conan auquel il convient de s'arrêter un moment pour juger de l'importance de sa contribution au genre qui nous intéresse. Nous savons maintenant que le principal apport de cette romancière à notre littérature se

situé au niveau de la psychologie : c'est à elle que revient tout le mérite d'avoir exploré en profondeur, bien qu'avec une technique imparfaite, les drames secrets de l'âme canadienne-française dont ses héros sont de si candides miroirs dans leur énorme ingénuité. Mais c'est par ses maladresses mêmes que vaut l'entreprise de Laure Conan parce que ces lacunes de l'art sont autant de traits de sincérité. Il fallait certes une âme pure et une réelle intelligence des sentiments pour atteindre à cette simple vérité.

Laure Conan a écrit trois romans historiques qui furent longtemps dans les écoles les meilleurs hérauts de sa renommée, avant que l'on découvre en l'auteur d'Angéline de Montbrun le grand précurseur du roman psychologique. Ce sont A l'oeuvre et à l'épreuve en 1891 qui raconte l'histoire du martyr Charles Garnier, l'Oublié en 1900 qui a pour héros le pionnier Lambert Closse et La Sève Immortelle, son dernier livre, qu'elle acheva, agonisante, en 1924, et qui évoque dans un drame lamentable l'état de désarroi de la petite patrie écrasée après les événements de 1760.

Il nous suffira d'examiner ce dernier roman où l'auteur semble vouloir réaffirmer son message avec l'insistance de la dernière énergie: le patriotisme et la religion y sont ouvertement prêchés. Le héros, Jean de Tilly, est un glorieux soldat canadien blessé à la bataille des Plaines d'Abraham. Il a failli périr des suites de ses blessures, mais il se rétablit peu à peu en constatant avec désespoir la ruine du pays et le nouveau

règne des conquérants. Le héros symbolise dans sa propre condition celle de la colonie même : faible, dépossédé, il ne lui reste que la vie et l'inquiétante perspective de l'humiliation. On trouve d'heureux passages dans cette légende dorée, mais la volonté d'édification et l'intention moralisatrice éclipsent d'une façon vraiment indiscreète les éléments proprement littéraires du roman. "Il faut lui reprocher d'avoir scellé l'alliance de notre histoire et du sentimental" (1) nous dit M. Jean Ethier-Blais.

On notera que la nature est très présente dans ce récit, et c'est là un point important. L'auteur a senti que le paysage devait être un élément capital, mais le clinquant du lyrisme descriptif où elle s'enlise, par imitation du romantisme, a tout gâché. Qu'on remarque cependant ce goût luxueux d'un vocabulaire excessif qui trahit une maladroite volonté d'insistance sur le thème :

La journée avait été chaude, et, dans le lointain immense, féérique, le ciel s'embrasait. Des nuages de feu et d'opale flottaient à la cime des Laurentides, dont la base avait pris une couleur violette et purpurine. Dans la vallée profonde, la rivière Saint-Charles coulait brillante entre les bois centenaires où l'or et la pourpre apparaissaient déjà. (2)

Comme la superficielle "couleur locale" des pièces de Hugo ne visait qu'à amplifier l'émotion dramatique du spectacle, ainsi ce cadre

---

(1) Jean Ethier-Blais, Signets II, Le Cercle du Livre de France, 1967. p. 119.

(2) Laure Conan, La Sève Immortelle, Montréal, Beauchemin, 1943. p. 94



somptueux de l'action romanesque voudrait pouvoir émailler l'intrigue et lui conférer une sorte de majesté grandiose. La chose est très possible, mais toute la maladresse consiste ici dans l'indigence des moyens stylistiques mis en oeuvre : le langage de la description naturelle est un appareil perfectionné et complexe qui ne se crée pas seulement à coups de mots riches ou exotiques. Il appartiendra à d'autres de perfectionner un langage qui rendra justice au rôle éminent du paysage non seulement comme cadre extérieur de l'action, mais aussi comme entretenant des relations secrètes et subtiles avec la psychologie. C'est le moment de rappeler que le premier livre de Léo-Paul Desrosiers en 1922 s'intitulera Ames et Paysages et nous reparlerons assez de la place que tient la nature dans ses romans historiques.

Mais revenons à La Sève Immortelle dont le débat central consiste en un conflit cornélien : Jean de Tilly tombe amoureux de Thérèse d'Autrée ; lui est canadien et sent l'impérieuse responsabilité de reconstruire le pays avec les siens et de perpétuer ici la présence française, mais elle, est française et doit rentrer en France avec sa famille qui ne trouve plus rien de bon dans une colonie anglaise. Jean a le choix entre épouser Thérèse et alors faire taire la voix de la terre en quittant le Canada, ou bien renoncer à l'amour et rester héroïquement à partager le labeur et la misère de ses compatriotes. Ce pénible dilemme sera résolu comme il se doit, c'est-à-dire dans le sens du devoir. Mais Jean est aussi aimé en secret par Guillemette du Muy, une bonne cousine du pays, qui elle, dédaigne les soupirs respectueux d'un officier

anglais. Mlle d'Autrée meurt de chagrin dans la lointaine Mère-Patrie. Jean de Tilly pleure abondamment Iseut la Blonde mais épouse peu après Iseut aux Blanches Mains, c'est-à-dire Guillemette, par fidélité à la terre sans doute. L'amour y perd un peu mais l'Histoire triomphe et c'est tout ce qui importe à l'auteur. L'Histoire, c'est le Passé, la Race, la Patrie, la Foi.

La lecture des Habits Rouges de Robert de Roquebrune inspire un ennui plus supportable que la plupart des romans dont nous avons parlé jusqu'ici. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir considérablement atténué les torts du genre, sans toutefois en avoir augmenté beaucoup les qualités. C'est un premier pas, tout modeste qu'il soit, sur la voie de la maturité. On n'est plus à chaque page excédé par la volonté mal dissimulée de prêcher. Pour une fois, on est en présence d'un auteur qui se fait un mérite de ne pas prendre parti dans l'aventure qu'il raconte. L'effort de respecter les lois de la technique romanesque, tel qu'avoué par l'écrivain dans son avant-propos, témoigne déjà d'un souci essentiel à la réussite d'une oeuvre décente :

Je n'ai voulu faire que ce que la technique élémentaire du roman me commandait : une histoire qui eût un commencement et une fin et une psychologie qui fut à l'échelle humaine. Mais je ne veux pas mesurer l'écart qu'il peut y avoir entre mon ambition et ce livre. (1)

Ce dernier doute, prudent et sage, est loin d'être superflu. Il y a en

---

(1) Robert de Roquebrune, Les Habits Rouges, Paris, Aux Editions du Monde Nouveau, 1923. p. 8.

effet malheureusement trop d'écart entre le talent évident de cet auteur et la qualité de son livre. Il faut ajouter, pour lui rendre justice, que ce n'est pas son meilleur et que le roman historique n'est pas le lieu de sa réussite. Comme Philippe Aubert de Gaspé, Robert de Roquebrune trouve comblée la plénitude de ses dons d'écrivain, qui ne sont pas négligeables, dans le ton des mémoires et des souvenirs plutôt que dans le roman historique proprement dit. C'est ce dont on se rend compte par Testament de mon enfance qui est sans contredit un livre admirable, qui appartient également à l'histoire, mais par un chemin détourné, par une voie d'évitement qui rejoint au fond la ligne la plus directe : l'expérience vécue.

Les Habits Rouges raconte les événements malheureux de 1837.

Pour les besoins de la cause, l'histoire est beaucoup simplifiée et même un peu malmenée. Nous avons loué tout à l'heure le parti pris romanesque. Fort bien, mais il faut maintenant déplorer une interprétation historique sommaire, souvent schématique, parfois gravement erronée. La signification révolutionnaire, par exemple, que Roquebrune suppose aux troubles de 1837, conformément d'ailleurs à la conception traditionnelle, est démentie par l'historien :

Longue préparation, plan concerté, descente sur les champs de bataille, recours aux armes pour abattre un régime, ôtons-nous de l'esprit, surtout si l'on se borne à 1837, cette image classique de l'insurrection. (1)

---

(1) Lionel Groulx, Histoire du Canada français depuis la découverte, t. II Le régime britannique au Canada, Montréal, Fidès, 1960. p. 162.

Une prise d'armes, réelle, concertée, les chefs politiques, en dépit de leurs imprudences de langage, n'en ont jamais voulu. (1) Où il n'eût fallu voir que des formes diverses d'agitation constitutionnelle, si osées qu'elles fussent, on a prêté aux papineau-tistes, de véritables intentions révolutionnaires. Une résistance de quelques paysans peu ou point armés à une opération policière a été transformée en une prise d'armes pour l'abolition d'un régime politique. (...) Mutineries, soulèvements, seraient tout au plus les mots justes. (2)

Mais l'auteur ne s'embarrasse pas de telles précisions : on est loin ici des subtiles connaissances érudites venant secrètement se fondre à la trame romanesque pour l'enrichir. Il lui suffit que l'histoire lui fournisse des événements, des situations, des noms de personnages auxquels il s'applique à insuffler une psychologie, disons une âme, qui demeure malgré tout raide, forgée, simpliste. Quelques subtilités de langage et une certaine aisance de plume ne parviennent pas à faire oublier ces fautes.

Le notaire Cormier, notable avantageusement connu à Montréal se met à fréquenter clandestinement les réunions des Fils de la Liberté où une douzaine de nationalistes extrémistes vibrent en chœur aux spectaculaires démonstrations d'éloquence qu'y donne régulièrement Louis-Joseph Papineau. Les amis ordinaires du notaire Cormier, des curés, des seigneurs, des professionnels, sont généralement plus enclins par

---

(1) Lionel Groulx, Histoire du Canada français depuis la découverte, t. II Le régime britannique au Canada, Montréal, Fidès, 1960. p. 163.

(2) Ibid. p. 171.

leurs "devoirs" et leurs intérêts (commodément accordés) à trinquer en compagnie des officiers et des marchands anglais de l'entourage du Gouverneur, ce qui occasionne de chaudes mais amicales discussions entre le notaire et ses bons amis. Mais ce sont les jeunes gens dans cette histoire qui ont à subir une épreuve difficile : leur jeunesse est séduite par la puissance de l'impérialisme anglais, romantiquement confondu avec l'éclat des uniformes des soldats de Sa Majesté ; ils s'enrôlent dans l'armée britannique, vont étudier à Londres, y apprennent l'anglais en imitant de leur mieux le noble accent "british" et finissent par tomber amoureux d'une jeune anglaise, qui est de préférence la fille du Général Colborne, à laquelle ils font une cour distante mais assidue et qu'ils rêvent d'épouser ; imaginez ensuite leur délicate position quand les bonnes relations se brouillent entre leurs compatriotes et leurs modèles. Ils doivent donc trancher héroïquement le cours de leurs ambitions, renoncer généreusement à une carrière si prometteuse et obéir à la voix inextinguible de la race qui parle en eux à la vue du sang des leurs à défendre. C'est alors qu'ils désertent, se joignent aux rangs des révoltés et tirent allègrement sur les beaux habits rouges qu'ils ont si fièrement portés et admirés. C'est en tout cas à peu près ce qui arrive à deux jeunes canadiens du roman, Jérôme de Thavenet et Armontgorry. N'est-il pas écrit qu'il faut brûler ce qu'on a adoré ?

Mlle de Thavenet, la soeur de ce Jérôme, est plus constante dans sa vertu nationaliste qui ne connaît aucun fléchissement, même pas devant les aveux passionnés d'un jeune et brillant officier anglais

des plus séduisants, M. Fenwick, qu'elle laissera abattre sous ses yeux sans autre marque d'attention qu'un léger frissonnement dont on sent qu'elle doit savourer l'héroïque combat intérieur qu'il trahit. Il y a d'ailleurs dans son caractère un singulier et insolite mélange de gravité et de frivolité qui s'accorde mal avec la vraisemblance. Les autres personnages du roman, surtout les personnages historiques (Lors Gosford, le Général Colborne, Miss Colborne, etc.), souffrent d'une simplification psychologique excessive qui en fait de simples ressorts d'intrigue nécessaires à l'action mais sans cette vérité humaine qui fait tout l'art du roman.

La présence de la nature et le talent du paysagiste sont encore une fois un élément à noter : il faut croire que c'est un élément important du genre. L'auteur y emploie d'ailleurs un art moins gauche que celui de Laure Conan, mais qui manque encore d'une maîtrise accomplie. Cela donne lieu à de petits tableaux assez beaux mais sans cette liaison essentielle avec le drame central qui fait tout leur sens.

Comme on le voit, Les Habits Rouges ne nous épargne pas la pâle aventure sentimentale qui double ces sortes de drame en prétendant les approfondir. L'amour est d'ailleurs bien mal à l'aise dans les livres, comme sans doute dans la réalité de cette époque : c'est pourquoi il se teinte toujours de cette fadeur insupportable. Encore là, il faut reconnaître que l'auteur nous fait grâce de certaines mièvreries qui ne manquent jamais aux romans de l'époque. C'est un mince mérite qui porte seulement sur la quantité.

Ce thème revient du reste à plusieurs reprises dans l'intrigue de nos premiers romans et on n'a pas de mal à en voir la signification psychologique : celui du bel officier anglais éconduit par la fière et noble jeune fille canadienne-française. Cette situation se retrouve dans Les Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé, Les Habits Rouges de Robert de Roquebrune, Jacques et Marie de Napoléon Bourassa, La Sève Immortelle de Laure Conan et sans doute dans de plus obscures productions. C'est évidemment la revanche affective du vaincu sur le vainqueur, et il est significatif que ce soit la femme qui assume cette revanche, qu'elle fasse triompher la race par la force morale sur le plan de l'amour, alors que l'homme a subi la défaite par la force physique sur le plan militaire. Maintenant que l'être politique du peuple a péri et que son existence est menacée, c'est de son être moral (traditions, moeurs, patrimoine) seulement que pourra venir le germe de la survivance, germe qui, peut-être, saura faire repousser au tronc le membre dont il s'est vu amputer. Et c'est là, en ce qui touche la conservation de l'être moral de la nation que le rôle de la femme se révèle important sur le plan de l'histoire. Elle signifie, elle aussi, la permanence qui raffermi dans la stabilité et qui sauve de l'effritement.

Il faut parler ensuite d'une génération d'écrivains, tous de grand mérite et de remarquable envergure chacun dans son ordre, celle à laquelle appartient Léo-Paul Desrosiers lui-même entre l'abbé Lionel Groulx, Mgr Félix-Antoine Savard, Ringuet, Claude-Henri

Grignon et Germaine Guèvremont. Tous ces écrivains, à l'exception de Groulx qui occupe une place à part parmi eux, sont de très grands romanciers, dont les oeuvres ne se rattachent pas directement au roman historique, mais appartiennent plutôt à la catégorie des "romans de la terre", d'où la présence de l'histoire n'est pas bannie, mais apparaît désormais sous une autre forme, plus discrète. Les sujets ne sont pas empruntés aux grands faits du passé et les personnages n'incarnent pas de figures historiques connues, mais ces livres caractérisent fortement des êtres très individualisés, des formes particulières de la vie paysanne et des régions isolées, avec le charme rustique et hautement pittoresque de leurs coutumes locales. Par ces aspects, cette production représente, à notre avis, l'aboutissement logique de la tradition du roman historique : d'une part atteindre à la vérité de la psychologie et de la géographie, bref de la réalité canadienne, en réussissant à créer des personnages vivants et émouvants dans un cadre naturel plausible, réel, observé ; d'autre part, insuffler à des créatures de fiction les tares, les vertus et tous les éléments latents d'une hérédité historique, car tels sont ces héros : porteurs dans toutes les parties d'eux-mêmes des éléments sans nombre du passé. Le fameux mot tant de fois cité de Louis Hémon "Au pays de Québec, rien n'a changé", mot qui rabat la couverture du livre magistral sur le destin de Maria Chapdelaine et du même coup sur le nôtre, a pris racine et a poussé une généreuse floraison, car tous les romans de cette génération dont nous parlons, semblent sortis de cette parole ou faits pour l'illustrer d'autant d'exemples. Et ce mot indique bien une fidélité à



l'histoire, fidélité contenue dans le contexte même d'où cette parole prophétique est tirée :

... ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin. (...) mais au pays de Québec rien n'a changé (...) De nous-mêmes et de nos destinées nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister ... nous maintenir... (1)

Nous avons dit que dans ce groupe, l'abbé Groulx occupait une place à part qu'il est maintenant temps de lui faire. Prenant le pseudonyme d'Adonisé de Lestre qui ne trompa personne même à l'époque, ce grand historien publiait en 1922 sous le titre de L'Appel de la Race un roman sur la querelle des écoles françaises en Ontario et dans les provinces de l'ouest au début du siècle. Si le sujet ne peut être appelé historique par l'actualité brûlante de la question débattue, il l'est beaucoup par l'allure de l'argumentation mal dissimulée du spécialiste sous la conscience de son héros, guidée par les conseils de son directeur spirituel dont l'autorité dans le livre trahit celle même qu'exerçait l'auteur, professeur et maître à penser. Ce livre occupe une place importante pour quiconque s'intéresse à l'histoire des idées et, avec le ton de ferme intransigeance que la certitude et le juste droit peuvent prendre, l'abbé Groulx suscita en publiant ce volume ses plus fidèles disciples en même temps que ses plus acharnés détracteurs. C'est dire l'ampleur de la polémique qui s'éleva autour de cet ouvrage. Mais nous ne rappelons

---

(1) Louis Hémon, Maria Chapdeleine, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1946. p. 187.

ces circonstances troubles que parce que le contenu de l'oeuvre est désormais inséparable d'elles et incompréhensible peut-être sans leur présence à notre esprit. Ajoutons seulement que le livre choqua ou rallia les opinions par la vigueur que mit l'auteur à secouer une certaine léthargie du sentiment national chez ses compatriotes et qu'il alla même jusqu'à dénoncer nos élites et notre enseignement comme responsables de cet état déplorable de notre foi patriotique. Voilà le scandale! Mais ce n'est pas tout à fait de ce point de vue que l'oeuvre nous intéresse. Voyons plutôt la formule et la valeur de ce roman, puisque ce plaidoyer, ou plutôt ce procès, se présente comme tel.

L'Appel de la Race comme oeuvre romanesque présente des faiblesses majeures. Le héros, Jules de Lantagnac, est un avocat canadien-français de très brillante carrière qui exerce sa profession à Ottawa dans un milieu anglophone où il a vite fait de perdre sa langue, sa culture et jusqu'au sentiment de son appartenance nationale à un peuple de civilisation française. Il a épousé une canadienne-anglaise, Maud Fletcher, qui s'est faite catholique pour que le mariage fût contracté devant l'Eglise romaine. Mais leurs quatre enfants parlent anglais et sont éduqués dans des institutions anglaises. Jules de Lantagnac a rencontré le Père Fabien, un religieux qui, non seulement est son compatriote et est devenu son guide spirituel, mais encore lui tient lieu d'unique ami. L'instinct profond du nationalisme est vivace et refuse de se taire à jamais. C'est pourquoi une crise de conscience, depuis longtemps latente chez Jules, éclate à l'occasion d'une visite sur

les lieux de son enfance, qu'il n'avait jamais revus depuis son enlèvement dans la carrière et dans la réussite matérielle, au prix du reniement de ses origines. A la vue de la petite patrie, toujours prodigue d'un charme rustique cher à toutes les âmes qui y sont nées, au contact des siens qui lui servent un généreux accueil, Jules prend soudainement conscience de sa trahison et entend l'appel d'une vocation. Sur le tombeau de son père, il décide de reconquérir ses enfants à la culture française. Le père Fabien le guide et l'encourage dans cette nouvelle orientation de sa vie qui le mènera à s'engager dans la politique où il luttera fermement et sans compromission pour la défense des droits de ses compatriotes... Sa femme, Maud, n'a aucune présence réelle comme femme dans le roman. Elle sert tout simplement de donnée à un problème de conscience qui aura tôt fait de se poser sur la voie de Jules : elle représente au coeur de sa vie la résistance anglo-saxonne à laquelle il veut s'arracher et s'opposer... or, cette force étrangère et "ennemie" est sa femme... a-t-il le droit de sacrifier l'équilibre et la paix de son foyer (car Maud le quittera s'il persiste dans sa soudaine fièvre francophile dont il n'a jamais donné le moindre signe) à l'idéal patriotique. Le Père Fabien le rassure théologiquement en lui exposant dans une savante dissertation la théorie du "volontaire indirect", qui permet de poser des gestes en vue de l'obtention d'un effet bon et indépendamment des effets mauvais, non voulus, qui pourraient en résulter.

Le livre de l'abbé Groulx est une utilisation, une sollicitation manifeste des moyens du roman en vue de l'expression de positions

idéologiques à défendre. Le penseur a voulu profiter de la possibilité de diffusion et d'émotion propres au genre, ainsi que de la vogue dont il jouissait. L'Appel de la Race n'est pas seulement un roman à thèse, ce qui ne serait pas après tout un tort impardonnable (comme le prouvent certains romans de la terre réussis dont on a parlé plus haut), mais c'est une oeuvre composite dont la diversité des éléments n'est pas suffisamment unifiée par un art éprouvé. Le langage est correct mais sans plus : on sait la puissante armature de la phrase groulxienne et la souple élégance de ses formules dans son oeuvre historique, mais cette qualité un peu rigide n'est plus ici que froide grammaire et raide syntaxe. De plus, faute plus grave, la soudure est apparente entre les faits, l'intention qui les sous-tend (la thèse) et d'autre part les éléments purement romanesques, dont principalement la psychologie. Ses héros ne prennent jamais la démarche libre et aisée des êtres vivants mais demeurent toujours sèchement empreints du symbole strictement conceptuel qu'ils incarnent. (Ainsi Maud est seulement une présence de l'obstacle anglais dans la vie de Jules et non pas une femme réelle dans toute la complexité de sa féminité individuelle ; Maud est l'exemple-type, mais les autres personnages souffrent tous plus ou moins d'un manque de vie à des degrés divers). L'auteur n'évite pas le travers sensible de l'éloquence, de la rhétorique qui s'étale en discours, pour ne pas dire en tirades, où l'historien et l'ecclésiastique trahissent sous les mots les tics de leur état (le Père Fabien). C'est, peut-on croire, une rançon de la grandeur que d'ignorer sa vulnérabilité et

de mépriser le risque du ridicule, Aussi n'est-ce pas le premier exemple affligeant d'une forte pensée embourbée, sans même s'en rendre compte, dans les entortillements les plus puérils de la dérision. Le Desrosiers de Vous qui passez est exactement coupable du même crime et son Romain Heurfiles ressemble hélas! beaucoup à ce Jules de Lantagnac. Mais Desrosiers pour sa trilogie est mille fois moins pardonnable de sa gaucherie parce qu'il ne peut plus en 1958, après l'existentialisme et à l'heure du nouveau roman, profiter de l'indulgence qu'on accorde volontiers au Groulx de 1922, dont le roman n'a pour meilleurs modèles que ceux de Barrès et de Bourget. La période du nationalisme du début du XXe siècle représenté par l'abbé Groulx, est une période de grande ferveur et cet élan tout d'un bloc est d'un enthousiasme plein, sans réserve, qui ignore le recul, le détachement et la distance que demande l'ironie, arme polémique des plus redoutables mais qui ne peut être plus radicalement absente qu'elle l'est de l'oeuvre de ce grand homme. D'ailleurs l'ironie est un attribut du désabusement plutôt que de la foi. Mais cette lacune d'une sorte de distance prise à l'endroit de sa propre force et de ses plus chères idées, est la cause de la plupart des faiblesses d'Adomié de Les-tre dans son Appel de la Race.

"Le bilan du roman historique au Canada français n'est pas riche"; (1) c'est la conclusion à laquelle en arrive une étude sur le

---

(1) Roger LeMoine, Le roman historique au Canada français, in Archives des Lettres canadiennes Tome III Le roman canadien-français, Montréal, Fidès, 1964 ; p. 86.

sujet faite par Roger LeMoine. Il place Desrosiers parmi les rares  
 ayant réussi à utiliser l'histoire en véritable romancier, c'est-à-dire  
 à n'utiliser ses données ni dans une intention moralisatrice, ni à des  
 fins didactiques, mais uniquement pour sa richesse en faits humains :  
 psychologie, cadre, intrigue. Notre revue des principaux romans his-  
 toriques nous apprend quant à nous à retenir certaines composantes es-  
 sentielles du genre, comme l'importance de l'élément paysager, par  
 exemple, tel que nous l'avons noté chez les meilleurs prédécesseurs  
 de Desrosiers.

On ne s'est pas encore étonné de ce que le roman historique au  
 Canada français ait toujours puisé ses sujets dans l'histoire nationale ;  
 on se représente même comme une impossibilité qu'un auteur canadien  
 écrive à partir de l'histoire, autre que canadienne. Cela est un autre  
 indice significatif de ce que l'histoire contient pour nous de valeur de  
 rachat, si l'on me permet cette expression financière. Pour les ro-  
 mantiques, l'histoire est seulement un ailleurs, un lieu de dépayse-  
 ment, une forme d'exotisme à la mode : Salammbô n'a d'autre objet que  
 la poésie de l'Orient, Notre-Dame de Paris ou Les Misérables exploi-  
 tent plus le sentiment d'exaltation épique, en se servant de l'histoire  
 comme d'un prisme, qu'ils ne défendent une thèse nationaliste ; Walter  
 Scott lui-même, le créateur du genre, noie son patriotisme écossais  
 dans un fatras fantastique chargé d'échos bizarres et peuplé de reflets  
 fantômatiques qui deviennent comme le signe convenu des temps loin-  
 tains ; Dumas ne demande à l'histoire qu'une mine inépuisable de faits

sensationnels avantageusement situés dans une atmosphère étrange far-  
dée de "couleur locale". En somme, l'histoire ne fournit pour eux  
qu'une riche matière littéraire pour les dons de l'écrivain. Mais chez-  
nous, rien de tel. L'histoire ici ne saurait être un simple prétexte à  
écrire, un pur sujet de livre ou un univers de rechange qui plait à l'i-  
magination et la stimule dans son travail. L'histoire est au contraire  
notre vraie patrie, c'est le lieu de prédilection de notre âme qui s'y  
retrouve chez elle et y puise des gages de sécurité et de continuité.  
C'est là une différence essentielle entre le roman historique au Cana-  
da français et ce qu'il fut dans l'Europe romantique. Cela explique qu'il  
ne fut là-bas qu'une vogue passagère et relativement courte, alors qu'il  
continue ici une carrière durable : c'est que l'esthétisme constitue  
une raison moins vitale et par conséquent moins tenace que l'instinct  
de conservation d'une race.

Avant de nous engager dans une analyse des romans histori-  
ques de Desrosiers, il convient de noter la place qu'occupent ces ro-  
mans dans son oeuvre. En fait, on verra qu'ils ne représentent qu'une  
bien petite partie de sa production, mais dont il est difficile de donner  
la proportion exacte car cette production comporte elle-même beau-  
coup d'inédits, de livres rares devenus introuvables et d'écrits dissé-  
minés dans divers journaux et périodiques parus depuis 1915. On a  
facilement l'impression que les romans historiques forment une par-  
tie importante de son oeuvre, mais c'est seulement parce qu'ils sont  
les seuls de ses livres à être connus et régulièrement réimprimés. On

a en réalité affaire à une oeuvre immense mais ignorée et dont les livres qui font l'objet de notre recherche n'occupent qu'une infime portion. Les romans historiques qui nous retiennent ne représenteraient que trois ou quatre de la trentaine de volumes d'une édition des Oeuvres complètes, où le journalisme et l'histoire tiendraient la plus grande partie et où le roman psychologique compterait aussi quelques volumes.



CHAPITRE III

L'HOMME DANS LE ROMAN HISTORIQUE CHEZ DESROSIERS

Ce sont des hommes d'un caractère très net qui, dans ces tranches d'histoire, conduisent les événements. (...) Plus encore qu'aux événements tous tirés de textes historiques, M. Desrosiers s'intéresse et nous intéresse à l'âme de ses personnages. (1)

Le problème de la création romanesque se ramène, en tout premier lieu et pour une part importante de sa solution, à la vérité des types humains et à l'intérêt que cette vérité, située à différents niveaux, peut provoquer et soutenir. L'importance de ce qu'on appelle dans ce contexte la "psychologie" est suffisamment attestée par le fait que cet élément de la technique romanesque a donné son nom à une considérable catégorie du genre, le roman psychologique, qui demeure l'un des monuments les plus originaux qu'aient engendré les temps modernes en littérature. De même que l'épopée tend essentiellement à magnifier des événements, à fixer des exploits, le roman a pour naturelle fonction de créer des héros. La perception des mécanismes intérieurs qui déterminent les actes et qui sont infiniment variés suivant la singularité individuelle, n'est pas la seule qualité requise pour dessiner des personnages plausibles, dignes d'attention et capables de captiver. Il faut encore aux personnages une certaine puissance d'identification qui les rende susceptibles de correspondre à quelque réalité sensible, d'ordre régional ou universel, pour l'ensemble des lecteurs éventuels. Cette corrélation peut elle aussi s'établir à bien des niveaux. Les créatures qui respirent l'atmosphère créée à l'intérieur des livres

---

(1) Mgr E. Chartier, Léo-Paul Desrosiers, le roman historique et psychologique, in "Lectures", Montréal, Fidès, fév. 1953 ; vol. IX no. 6. p. 243.

de Desrosiers, ne manquent pas à cette nécessité de rallier en nous quelque assentiment mystérieux. Ils sont imprégnés d'une certaine couleur de vie humaine qui teinte plus ou moins chacun de nous. Aussi n'est-ce pas la moindre des ressources de notre écrivain que cette particulière et prodigieuse aptitude qu'il a de mettre à jour, sans les dévoiler complètement, les fissures par où se devinent et se sentent les troublants secrets que chacun recèle au fond de lui-même. Sa psychologie est extrêmement alerte et pénétrante. Elle dispose, au plus insaisissable signe du geste, du trait ou du mot, d'un pouvoir insoupçonné de scrutation, de pénétration et presque de voyance : les masques se défont et laissent paraître derrière, étincelant et caché, le rouage étonnant des passions, des instincts, des pensées. Affleurements de l'âme sous chaque mouvement de phrase, incisive et cruelle dans sa fouille comme un scalpel, telle est la démarche assurée et ferme du romancier, impitoyable perceur de secrets. De Nord-Sud aux Engagés et, par-delà Les Opiniâtres, jusqu'à l'Ampoule d'or, il existe une évolution constante, une adaptation raffinée de ce merveilleux instrument d'analyse qui se développe et atteint une perfection qui touche au sublime, dans l'entreprise de suivre à la piste la dure montée spirituelle de Julienne dans le dernier titre cité.

Dans Nord-Sud, l'habileté du psychologue en est à ses premières armes encore, mais il s'en faut que son approche des êtres soit maladroite. Déjà dans Ames et paysages, recueil de nouvelles publié en 1922, le jeune écrivain s'était rompu au difficile exercice de camper

des personnages, dont certains ne manquaient ni de pittoresque, ni de réalisme. Aussi le premier véritable héros qu'ait engendré la plume du romancier, le Vincent Douaire de Nord-Sud, n'est-il plus tout à fait un coup d'essai sans être encore le coup de maître. Mais il est bien un frère très proche des autres grandes figures qui apparaissent dans chacun des romans de l'auteur, et c'est pour cela qu'il devient intéressant de nous pencher sur lui, de scruter sa physionomie et de reconnaître dans ses traits le début d'une filiation, d'une parenté qui s'établit entre tous ces visages marqués de subtiles évocations symboliques ou de profondes significations mythiques.

Le mystère des contrées inconnues flottait  
 autour de sa tête. (1)  
 Personne ne savait comment influencer sur lui  
 ou le diriger. (2)  
 Les chansons des sirènes de l'aventure étaient  
 en lui déchafnées. (3)  
 Les êtres comme lui, le grand fleuve, l'ave-  
 nue royale et bleue, les appelait, les aspi-  
 rait. (4)

Voilà comme est Vincent Douaire. Frère de Menaud et du Survenant, fils de François Paradis, autre ensorcelé des démons de l'inconnu qui fascinent, hantent et souvent aliènent. Jeune homme dans la vingtaine, dans toute la vigueur et l'impétuosité de son jeune âge, sa violente passion du large est hâtée par l'urgence d'une décision à prendre, la né-

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, collection "Alouette bleue", 1943. p. 17.

(2) *ibid.* p. 112

(3) *ibid.* p. 173.

(4) *ibid.* p. 173.

cessité de répondre à une vocation : le moment est venu de voir si les équipées de jeunesse vont se fixer définitivement en une véritable carrière d'aventurier ou si les escapades seront conservées, à l'état de vagues et lointains souvenirs. La gravité de l'engagement s'augmente des circonstances qui rendent le partage inégal entre les deux voies qui s'ouvrent : d'une part la terre, la vie paysanne, n'offre qu'une subsistance de plus en plus maigre pour des labeurs de plus en plus durs, car la vieille terre s'épuise, il faudrait renouveler les techniques agricoles ou défricher de nouveaux lots de colonisation, ce qui est reprendre l'héroïque et exténuante tâche des ancêtres ; d'autre part, la grande aventure des contemporains de Vincent Douaire, c'est l'exode vers les états de l'ouest américain, la ruée californienne vers l'or, qui promet la fortune rapide aux travailleurs de la terre, usés d'avoir patiemment et péniblement arraché leur pain à un sol ingrat. A lui seul, dans sa situation et dans toute son âme frémissante à l'appel d'un mystérieux Départ, Vincent Douaire pose le sujet du roman, pose la question qui se présenta aux jeunes canadiens-français du milieu du XIXe siècle. L'angoissante interrogation prend toutes ses dimensions et s'enrichit de toutes les nuances des profondeurs du drame humain, avec la présence du second personnage, l'héroïne, Josephite Auray, dont la charmante et douce figure représente une composante de ce couple de forces où la forêt appelle et la terre attache, où le rêve entraîne et la femme retient. L'intrigue du roman ne connaît pas d'autre parcours que le long débat intérieur du jeune homme, en proie au cruel dilemme de l'amour et de l'aventure : sa lutte se

livre en lui-même, au fil des jours et des travaux, au rythme des saisons, qui est le rythme naturel de tous les romans de la vie paysanne. L'appel du large, de l'inconnu, du continent entier, se confond en lui avec les voix confuses du rêve et de la poésie. Si l'on parvient à dépouiller ce dernier terme de tout ce qu'il a de livresque, on consentira à en reconnaître un peu à notre héros. Poète, il l'est à la façon dont le sont naturellement dans le fond de leur âme, beaucoup d'hommes frustrés en apparence, mais dont l'écorce extérieure n'est que le résultat d'un trop vif et trop habituel contact avec les forces brutes de la nature. Sombre et taciturne, évasif et solitaire, ce jeune homme sait pourtant mettre dans ses propos la chaleur et l'animation du conteur populaire qui arrache l'attention.

De la façon que Josephite connaissait bien, il se mit à parler. Sa voix devenait tout de suite rauque ; son regard semblait se tourner à l'intérieur pour se fixer sur les paysages, sur les scènes dont il conservait l'image. Il hésitait, changeait ses mots, décrivait avec précision, tentait de rappeler l'impression produite. Peu à peu, perdant notion de ce qui l'entourait, il s'absorbait dans ce passé, s'isolait au milieu de ses auditeurs. (1)

Autour de lui et de son combat, s'ordonnent en tableaux bien soigneusement observés, des scènes diverses de moeurs et de vie paysannes où se profilent toute une série de personnages qui complètent la symbolique des psychologies antagonistes de Vincent et de Josephite : cette symbolique se ramènerait à poser la femme et la terre (cette association serait psychanalytiquement justifiable : fonction nourricière

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès collection "Alouette bleue", 1943. p. 11.

et maternelle de la terre) comme attache, comme stabilité, comme valeur d'enracinement vital dans la nationalité et la patrie, alors que l'homme représente un dynamisme d'expansion, une instinctive puissance d'évasion qui, à la limite, se révèle une sorte de trahison des valeurs traditionnelles, cette liberté tendant aussi bien à voyager dans l'espace géographique qu'à rompre avec un passé historique. Et c'est en somme une signification élaborée par les divers types qui composent l'entourage des deux héros. Vincent trouve une sorte d'antécédent à son irréducible instinct voyageur dans la personne de son grand-père, Antoine Douaire dit La Couette à Douaire, personnage bien campé, haut en couleur, lui-même aventurier invétéré et qui ne se reconnaît pas sans fierté dans l'humeur vagabonde de son petit-fils, dont il envie la jeunesse qui met à sa portée une telle occasion. Ce vieillard jovial qui ne cache pas son encouragement à l'entreprise projetée du jeune homme, n'a cultivé qu'à regret une terre qu'il a abandonnée avec joie à son fils pour reprendre le cours de sa vie errante. Le vieil Antoine, qui forcément n'est pas un homme de la même génération que Vincent et la bande de jeunes gens qui le pressent de partir, nous montre en quelque sorte que tous les canadiens-français ne sont pas par nature, des paysans sédentaires, mais que dans leur sang bouillonne aussi le ferment puissant de l'aventure, l'appel des grands espaces qui est un trait dominant de cet homme américain dont nous sommes un genre particulier dans l'espèce nouvelle. C'est aussi un bel effet de composition que de ne présenter l'ancêtre qu'après coup, au cinquième chapitre, lorsque le conflit et le caractère du héros sont déjà bien amorcés et que la figure du

vieillard vient éclairer par une ressemblance celle de Vincent. C'est d'ailleurs une autre qualité de ce livre que la netteté de la progression des faits dans la conduite de l'intrigue, le dessin très net du récit. Dès le premier chapitre, il faut admirer la façon évidente, très directe et presque dramatique dont le sujet du livre est tout de suite posé par la seule mise en présence de Vincent et de Josephite. D'habiles découpages de dialogues, les valeurs des paroles comme celles des silences, tout indique et expose la radicale opposition. L'acheminement de Vincent vers son destin, malgré les hésitations et les longues réflexions (car notre homme est un être très pondéré en dépit du fougueux élan de sa jeunesse), s'accomplit d'un mouvement rectiligne. L'aventure de Vincent n'est pas une simple course à la fortune comme elle l'est pour beaucoup de ceux qui l'accompagnent : elle répond à une vitale tendance de tout son être. Aussi n'est-il pas retenu par les chances d'insuccès du périple californien, qu'on lui oppose en manière d'objections car "Ces arguments ne le touchaient pas. Il s'était décidé à partir pour d'autres motifs et surtout parce que sa nature profonde le commandait". (1)

Les femmes du roman complètent l'espèce d'opposition dont Vincent, les jeunes gens qui le veulent pour guide et le vieil Antoine composent le premier terme. Et d'abord Josephite Auray, figure discrète, pâle et presque effacée, présence passive mais toujours influente, qui résume par ces qualités mêmes tout le rôle de la femme dans

---

(1) *ibid.* p. 210-211.



notre milieu. Muette et possessive, elle l'est comme l'emprise astreignante du sol et du passé, dont elle est la vivante et sensible incarnation. Sans elle, Vincent serait beaucoup plus tôt parti vers sa destination lointaine et le conflit eût été inexistant. Epouser Josephte, c'est embrasser du même coup la vie ancestrale, tranquille, monotone et pénible.

Car Vincent ne pouvait joindre son sort à celui de la jeune fille qu'en s'établissant sur ce coin de terre, qu'en acceptant la tâche de colon et de défricheur. Mais toute sa nature protestait contre cette stabilité. Elle ne rêvait que départs pour des pays lointains, libération de toute entrave, indépendance ; comme d'un pain quotidien, elle avait faim des incidents de chaque jour, des agitations, de la diversité, du mouvement continu. (1)

Son plus solide lien aux siens, à la maisonnée, à la paroisse, à la terre, se compose de l'unique attachement qu'il éprouve pour Josephte, dont le souvenir toujours le harcèle, quand en lui-même il pèse et retarde l'inévitable décision de partir. D'autre part, la mère de Vincent est, à l'état de maturité, ce que Josephte est en aspiration. Peut-être est-il vrai que l'homme ne poursuit en la femme, en l'épouse que l'image éloignée de la mère. En tout cas, Mme Hippolyte Douaire est fortement imprégnée d'une répressive animosité contre le genre de vie vers laquelle inclinent son fils et son beau-père. Aussi ne peut-elle se retenir d'une violente sortie contre ce dernier, trop prompt à favoriser de ses exhortations les tendances déjà vives de Vincent. Et le narrateur nous explique ainsi son attitude :

---

(1) *ibid.* p. 201

Et ce fut une tirade violente de la mère de famille contre le vieillard muet. (...) Tous ses instincts de femme sérieuse, appliquée, protestaient contre cette existence abandonnée au hasard et à l'aventure. (1)

Ainsi le duo Josephite et Mme Douaire forment, avec pour chacune la tacite complicité des deux maisonnées et de leur chaude atmosphère de douillette domesticité, un barrage contre l'audacieuse ambition des hommes, hardis dans leurs passions et leurs idées qui tournent le dos à la masse assise, inerte et lourde du passé. Ces hommes sont une fissure dans le courant de la continuité qui fonde la permanence de la petite société : ils sont engagés dans la poursuite de leur destin individuel, ils vivent leur aventure personnelle, sans aucun souci de perpétuer la vie collective, telle qu'elle s'est péniblement établie et maintenue sur les rivages du grand fleuve. Ici la terre, c'est en même temps l'histoire ; c'est même la première, la plus instinctive expression de l'histoire, c'est le lieu de la permanence et de l'enracinement, Voilà la portée et le sens de la vie de Vincent Douaire ; voilà surtout comment cette vie prend place dans la trame historique du roman. Traduire dans la psychologie la matière de l'histoire, replacer dans le jeu des passions et des mouvements de l'âme la froide évocation d'un phénomène du temps, c'est ainsi que se révèle l'aptitude du romancier. Rares seraient les exemples d'une transposition aussi parfaite, conférant au canevas primitif du fait brut, par l'amplification de l'art, une telle profondeur de sens.

---

(1) *ibid.* p. 90.

Nord-Sud contenait des timidités et des maladroites sur le plan psychologique, malgré la réussite essentielle de l'opposition des caractères, puisque l'essentiel résidait dans les heurts d'âmes différentes accordées à des réalités inconciliables. Le conflit des valeurs et l'affrontement des sensibilités sont bien menés avec suffisamment de finesse et de tact, mais là où les difficultés surgissent, c'est au plan de l'intrigue sentimentale esquissée entre Vincent et Josephite. L'idylle est importante car elle donne toute sa douloureuse portée au conflit, mais elle est quand même, d'un certain point de vue, secondaire, car l'auteur n'explore pas en lui-même la profondeur du sentiment amoureux qui les lie, mais ne fait que nous laisser supposer juste ce qu'il faut de vivacité à cette liaison, pour que le choix de Vincent en devienne plus pathétique. Cette façon de laisser dans l'ombre l'intimité du jeune couple d'amoureux est heureuse si l'on en juge d'après la réticence et la naïveté des passages qui les mettent en présence : les dialogues manquent un peu de naturel et surtout, la "cour d'amour" de la "sage Josephite" est d'une fadeur assez intolérable à la sensibilité contemporaine. Mais faisons la part des moeurs puritaines du temps et nous concluons sans doute à l'habileté de l'auteur, à qui nous saurons gré d'avoir su ne pas insister.

Mais dans Les Engagés du Grand Portage, le temps de l'apprentissage semble loin, bien que Desrosiers n'en soit qu'à son deuxième roman. Le farouche Nicolas Montour est l'une des plus fortes créations, comme personnage, que la littérature canadienne ait produite. Donner naissance à des êtres plausibles, bien ancrés dans leur cadre naturel et

évoluant dans des intrigues vraisemblables, voilà qui est bien et qui peut soutenir une oeuvre honnête. Mais créer un héros d'une puissante originalité, dont les traits, fictivement individualisés jusqu'au paroxysme, rejoignent pourtant dans leur exagération les caractères fondamentaux d'une époque, d'un milieu, voilà qui tient du grand art et qui touche au chef-d'oeuvre. C'est en fait ce qu'a réussi Desrosiers dans Les Engagés du Grand Portage qui demeurera peut-être son principal apport à nos lettres. Mais examinons plutôt ce spécimen étrange qu'est Nicolas Montour.

Ce héros n'est pas seulement un acteur important de l'intrigue, il fait à lui seul, le principal sujet du livre qui aurait pu prendre son nom pour titre. Comme Le Survenant, comme Un homme et son péché, comme Menaud maître-draveur, Les Engagés du Grand Portage est un roman qui fait l'exploration de l'âme tourmentée d'un homme, avec ses profondeurs secrètes et surtout avec sa grande passion. Mais plus encore que chacun des livres précédents, celui-ci repose sur un seul personnage, parce que le lieu de l'intrigue est limité aux seules expéditions de traite des Compagnies pelletières et que le héros n'est absent d'aucun des épisodes de cette surhumaine aventure ; alors qu'ailleurs, les scènes de moeurs peuvent se dérouler à l'intérieur du vaste réseau des parentés familiales et que le héros peut parfois n'y être impliqué qu'assez indirectement. Quelle que soit son envergure cependant, Nicolas Montour, bien qu'étant le nerf moteur de l'action et le lien d'unité à travers toutes les péripéties de l'intrigue, n'est pas le seul centre d'in-

térêt du volume. Autour de lui se trouve soigneusement reconstitué le complet univers du commerce des fourrures, avec ses dures et inhumaines pratiques, avec les crapuleuses transactions financières dont il vit, avec son personnel étendu et de diverses conditions, avec le spectacle géographique des régions forestières où il s'étend. De tout cela, un homme, d'abord entré par "la porte étroite", a décidé de se rendre maître, par tous les moyens possibles, n'excluant pas la bassesse ni la plus sordide cruauté. Pays sauvage, commerce inhumain, rivalités sans pitié, voilà le champ de bataille. D'un physique un peu balaour, apparemment démuné pour la rudesse d'un tel défi, Montour pourtant ramasse le gant. Il n'a pour lui que des armes cachées mais il est vite passé expert dans l'art de s'en servir : ruses, calculs, perfidies, calomnies, toute la gamme des basses ressources de l'âme vile, et tout cela servi admirablement par une sournoise faculté de "psychologie pratique" qui permet à ses coups meurtriers de porter juste et au bon moment : "Plus instinct qu'intelligence, peu de réflexion lui est nécessaire". (1) Bref, Nicolas Montour est un homme dévoré du vautour de l'ambition.

... avec toute la violence secrète de sa nature froide, Montour persiste à assujettir sa domination sur les êtres et sur les choses.

Il ressemble à un véhicule propulsé par un puissant moteur : l'ambition. Non pas l'ambition cachée, mais à l'état cru, brut et naïf. (2)

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès collection du Nénuphar, 1967. p. 104.

(2) *ibid.* p. 143.

Sa passion est une rage, rien ne le fait déborder du but à atteindre, rien ne lui arrache de la gueule une victime si son sacrifice est utile à ses fins de parvenir. Un ogre, mais d'une patience et d'une subtilité étonnantes. Un oiseau de proie, mais qui sait attendre l'occasion et réserver sa force sans l'épuiser en brutalité. "Ganelon de la Nouvelle-France, renard des plaines enneigées" (1) dit encore de lui M. Paul Wyczynski. Montour est un monstrueux arriviste comme Séraphin est un avaricieux monstrueux. Mais chez tous les deux, l'art a minutieusement disséqué les organes de leur vice et nous en fait admirer l'extraordinaire mécanisme. En somme, êtres vils et répugnants, ils n'en demeurent pas moins des êtres singuliers, doués d'exceptionnelles ressources et accèdent, à ce titre, au rang des plus fortes études de caractère.

Nicolas Montour est tout-puissant et omniprésent dans l'univers où il évolue. Pourtant la forte personnalité du héros n'éclipse pas l'attention que mérite son entourage, car tout ce qui s'agite autour de lui a reçu de l'auteur une très minutieuse attention. A part le groupe serré des "engagés" dont les noms circulent sans cesse dans le récit et donnent l'impression d'une troupe nombreuse et pressée, apparaît de temps en temps la stature prestigieuse de l'un ou l'autre de ceux que l'on appelle les "bourgeois" ; parmi eux se détache la

---

(1) Paul Wyczynski, Panorama du roman canadien-français, in Archives des lettres canadiennes tome III Le roman canadien-français, Montréal, Fidès, 1964. p. 19.

silhouette du Bancroche, Tom MacDonald, un puissant dans l'entreprise et un familier du grand patron de toute l'affaire, Simon Mc Tavish dit "Le Premier" ou "Le Marquis", qui détient le pouvoir quasi absolu à la Compagnie du Nord-Ouest. Mais ces deux redoutables dieux, qui ne sont pas moins respectés que la foudre de la part de leurs subordonnés, ne sont pas des personnalités complexes mais des esquisses tracées à gros traits, des noms sonores et terrifiants, des incarnations sommaires de l'anonyme pouvoir du Capital. Juste ce qu'il faut de tyrannie pour inspirer l'effroi, marque leurs faces sombres. Du peloton des "engagés" se détache avec une distinction sans éclat l'émouvante et paisible image de Louison Turenne, l'antagoniste de Nicolas Montour. Par antithèse psychologique longuement développée et savamment étudiée, l'auteur a fondé tout le développement de son intrigue sur cette radicale mais fine opposition de tempéraments. Louison Turenne est l'homme pur, le coeur simple, l'âme candide qui, doué de prodigieuses ressources physiques et morales, tient tout seul la partie de l'honnêteté sans compromission, dans un univers souillé jusqu'à la nausée. Sensible à la beauté et compatissant à la douleur, attendri devant la misère et dégoûté devant le crime, il représente le seul flot d'intacte humanité dans cette mare affreuse d'âmes décrépites. Montour lui, est la somme totale de l'âpreté naturelle du décor, de l'inhumaine cruauté des grandes puissances commerciales et de la brute avidité qui en est la cause : il est le héros qui résume et incarne en lui-même l'homme et le milieu.

Pourquoi le Bancroche a-t-il choisi le brigadier? La réponse surprendrait celui-ci. Parce que Montour sait gouverner les hommes dans le sens du siècle ; il sait les manipuler, les mener à ses fins par persuasion, mensonge, ou intrigue ; (...) non seulement il sait que l'homme peut influer sur la marche des événements, mais il sait comment exercer cette influence. (1)

Louison Turenne se tient tout près, tranche sur ce fond de commune souillure comme certains hommes, hors du temps où ils vivent, se dressent contre la générale aberration de leurs semblables. Le récit l'oppose à Montour, mais en lui, c'est contre une situation qu'il se heurte, car Montour est le type (un type un peu poussé mais cette exagération est la mesure même de sa signification) de l'homme qui veut vivre et arriver dans les conditions de cette vie. Plus encore que la soif des richesses, il éprouve le féroce besoin de dominer. En somme, par Louison Turenne, Desrosiers inflige un démenti ou du moins, lance une protestation, à l'histoire, à une tranche de ce passé qu'il fait revivre, tout palpitant de fiévreuse agitation sous nos yeux. Montour est le fils naturel du milieu reconstitué ; Turenne naît d'une légitime répression que la conscience créatrice exerce sur les faits ressuscités.

Montour et Turenne ne diffèrent pas seulement dans leurs convictions et leur essence, mais aussi dans leurs moyens et leur activité. L'habile intrigant sans cesse agit, manoeuvre, calcule, projette, exécute. La patiente victime n'a de ressources que la faculté passive-

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès collection du Nénuphar, 1967. p. 80.



ment observatrice de sa conscience : elle épie, se tient sur ses gardes, médite, comprend :

... ses épaules larges et puissantes peuvent porter l'injustice humaine. (1)  
 Louison Turenne, passif, à bout de résistance, broyé, se renferme bientôt dans son mutisme. (2)  
 Alors, il étudie Montour avec avidité. Quelle sorte d'homme est-ce? (3)

Jamais il n'entreprend de mener une réelle offensive contre le jeu de l'autre qu'il se contente de subir en en saisissant les rouages minutés. En lui se trouvent également les attributs du sage, en plus de ceux de l'homme de bien, car on le voit même s'absorber dans de sérieuses réflexions d'allure presque philosophique sur la condition de l'homme. "Peut-être l'homme est-il irrémédiablement petit?" (4), songe-t-il gravement devant la cruauté du monde qui l'entoure. Là-dessus, on peut affirmer que l'auteur force un peu les possibilités de son personnage et il est difficile d'accepter la vraisemblance de tels propos dans la bouche de l'homme des bois, si perspicace qu'on puisse le faire... mais le ton de cette méditative sagesse confirme notre hypothèse concernant la genèse du personnage et sa signification critique par rapport au monde autour de lui récréé.

En Montour, l'auteur a façonné un être d'une stature si imposante qu'il envahit bientôt toute la psychologie du roman et que les

---

(1) *ibid.* p. 150

(2) *ibid.* p. 179

(3) *ibid.* p. 70

(4) *ibid.* p. 118

autres hommes qui évoluent dans son entourage, ne nous apparaissent qu'à travers la perception qu'en a le héros, qui toujours scrute les visages et sonde les pensées.

Sous cette attaque à fond, Turenne est resté calme dans la sérénité de sa force. Dédaigne-t-il les attaques? Est-il sensible? Croit-il que son honnêteté et son habileté naturelles transparaîtront au travers de tous les artifices? Est-il dépourvu d'ambition? Ce que son rival peut l'empêcher d'obtenir, y tient-il? Montour ne comprend pas bien encore. (1)

Cette optique particulière, par un procédé que l'on pourrait appeler celui de l'interférence psychologique, est celle qui préside à toute l'analyse dans le roman. Les portraits de Lenfesté, du Bancroche, les études des attitudes de Turenne, tout cela est fait comme si l'oeil observateur était celui de Montour. "Comme il connaît bien les ressorts qui font mouvoir l'âme humaine!" (2), dit le narrateur pour expliquer les odieuses combinaisons de Montour aux dépens de son impassible victime. C'est cette science instinctive qui rythme la marche de l'exploration intérieure de tous les êtres dans le livre.

Dans Les Engagés du Grand Portage, il s'est effectué une évolution énorme par rapport à Nord-Sud, du point de vue de la transposition romanesque de la matière historique. La clef de cette évolution réside dans le rôle prédominant confié à la psychologie. L'histoire s'efface devant elle et l'exploration en profondeur des replis sinueux d'une

---

(1) *ibid.* p. 69.

(2) *ibid.* p. 175.

âme prend le premier plan, sous la forme d'un héros qui s'impose comme création à la fois puissante et originale. L'histoire s'estompe, disions-nous, mais ce n'est qu'en apparence : en fait, elle trouve à un autre degré son expression la plus profonde dans la personnalité symbolique du héros qui semble l'éclipser. Du reste, l'histoire demeure toujours très présente dans Les Engagés, mais d'une façon circonstancielle : elle forme le champ clos des péripéties du héros, le lieu de son combat vital, mais c'est la passion et l'âme du personnage littéraire qui constituent le ressort premier du livre. Le sujet n'est pas la reconstitution d'un événement du passé, mais bien l'aventure fictive d'un être créé, inscrite dans le cadre d'un vaste phénomène historique (la traite des fourrures) qui laisse place dans ses limites à toutes les libertés d'une intrigue imaginée (les tractations de Montour). La nuance est d'importance. Elle reflète une primauté de l'art du romancier, qui acquiert toute sa maîtrise en usant d'une liberté féconde en beauté. Les Engagés du Grand Portage est beaucoup moins une chronique des "voyageurs" des compagnies pelletières, comme son titre pourrait le laisser croire, qu'un véritable roman d'analyse portant sur la phénoménale passion d'un être exceptionnel, au même titre que les plus grandes réussites de ce genre. Et le miracle est ici que l'histoire y trouve son compte, et de la façon la plus satisfaisante. Nicolas Montour, produit du milieu où il est en action, est doué d'une instinctive perspicacité qui lui permet de comprendre vite la loi de l'univers où il évolue, au point d'en devenir lui-même une vivante incarnation. Nul

moyen plus expressif de restituer l'exacte atmosphère de cette guerre pour l'empire commercial des inestimables richesses que représentait le marché des fourrures. Et ce moyen était le seul véritablement romanesque, parce qu'il usait avant tout des ressources de l'analyse psychologique pour incarner le sens historique du récit.

Dans Les Opiniâtres, l'histoire a perdu du terrain, ce qui ne veut pas nécessairement dire que la psychologie ait régressé. Celle-ci est sans défaut mais elle n'a pas la victorieuse primauté qui faisait des manigances de Nicolas Montour une trame d'un intérêt exclusif, capable de subsister indépendamment du milieu ambiant des circonstances historiques. Il n'en va pas de même dans l'héroïque aventure de Pierre de Rencontre et d'Ysabau Seiglon, qui évoluent au milieu de personnages authentiquement historiques tels le Père Jogues, le Père Buteux, Jean Nicolet, Radisson et des Groseilliers. Ils sont eux-mêmes des créatures qui tiennent plus de l'histoire que de l'invention fictive et ils appartiennent à la race légendaire des pionniers-défricheurs. Leur vie en Nouvelle-France qui délimite les bornes chronologiques du roman, se situe entre 1636 et 1665. Vivant les plus dures années de l'établissement de la colonie au sein du tumulte meurtrier et sanglant des Guerres Iroquoises, le couple fait corps avec ces épisodes historiques et ne fait que leur prêter les couleurs intimes d'un amour profond. Ils sont vivants, réels, émouvants, mais n'ont pas d'autre présence que celle que leur laisse la trame des événements presque épiques où ils évoluent. Intensément accordés à ce contexte, ils en

représentent les forces vives, en signifient les courants les plus essentiels. Comme Vincent Douaire et Josephte Auray, ils personnifient, en les colorant d'une épaisseur d'individualité touchante, les angoisses et les mythes d'une époque. Ils sont vivement marqués dans leurs idées et dans leurs actes du grand rêve impérial des coloniaux français du XVIIe siècle, soucieux de jeter les bases d'un nouveau royaume pour la France, royaume aux dimensions de l'insondable Amérique. Ce grand projet trouve dans chacun de ceux qui sont venus pour s'établir ici, des racines tenaces en un instinct puissant : celui de la propriété foncière du sol et de ses ressources. Cette possibilité de facilement s'approprier de vastes domaines au seul prix d'un labeur acharné pour les rendre productifs, a constitué l'attrait irrésistible de l'Amérique pour les dépossédés de la vieille Europe. Cette saine et forte passion de la terre à conquérir par l'inlassable travail, voilà le fond de l'âme de Pierre de Rencontre. Mais la tâche est rude et les obstacles de la guérilla indigène la rendent surhumaine ; aussi Pierre ne pourrait-il tenir le coup dans la désespérante solitude des espaces sauvages, s'il n'avait pour alimenter son courage et sa force, l'amour d'une femme capable de soutenir le combat de cette effroyable vie et bientôt la charge d'une petite famille formée aux dures lois de cette héroïque existence.

Ysabau est l'un des meilleurs personnages féminins qu'ait donné Desrosiers. Seule Julienne de L'Ampoule d'or pourra plus tard la surpasser en force et en vérité. Mais jusqu'ici, jamais encore une

femme n'avait osé affirmer, si simplement mais si fermement, les instincts profonds de sa nature, de sa féminité. On chercherait en vain des héroïnes, même dans l'ensemble de notre production, qui profèrent un tel accent :

--- Oh! moi, je suis heureuse dans mon âme, dans mon corps, dans mes mains, dans mes yeux, dans mes pensées, mes désirs, dans tout moi. Je suis le bonheur effronté, sans honte, sans remords. Je ne veux rien, je ne crains rien ; il n'y a plus de place en moi pour rien : le bonheur a tout rempli. (1)

L'amour entre Pierre et Ysabau est traité sans gaucherie mais avec beaucoup de prudence et de discrétion. Du moins ce qui en est dit est sans reproche : les dialogues sont rares et brefs, mais ils ont le ton de la vérité saisie sur le vif ; les paroles d'Ysabau surtout sont toujours d'une grâce et d'un charme infinis. Mais ici, l'amour des époux, les caractères des personnages, sont des éléments qui entrent dans la composition de l'oeuvre pour servir une tranche d'histoire, la rendre plus vivante, l'actualiser. Le cas des Engagés se trouve exactement ramené à l'inverse. La conclusion qu'il faut tirer des Opiniâtres est que la trame historique y occupe le premier plan et que la psychologie, quand même remarquable, y sert de moyen. Les Opiniâtres constitue le roman historique par excellence. Il remonte aux sources des valeurs qui composent, à travers toute notre histoire, le solide tissu de l'enracinement, de l'attachement intime et sacré à l'accomplissement d'une grande oeuvre à réaliser : celle d'une jeune nation

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Opiniâtres, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1941. p. 73.

dévouée à l'édification d'une civilisation nouvelle. Cette foi est le fond des personnages qui animent cette chronique des premiers temps de la vie coloniale.

Ici se trouvent des choses commencées que l'on ne peut pas abandonner. (...) Nous sommes tombés dans le piège de l'héroïsme. Essayez d'y échapper, vous verrez. (1)

Quand on a commencé une chose que l'on aime, on est tiré vers l'achèvement. (2)

L'homme est dévoré de toute l'ardeur de cette foi en la grandeur de l'oeuvre à faire, il est habité par une généreuse et incessante énergie, une fièvre de travail et d'acharnement malgré l'imminence des plus graves périls. Pierre de Rencontre illustre largement le type de cet homme, la patiente et tenace vertu du pionnier. Déjà son fils François manifeste une autre orientation, plus locale, de la même grande passion ; mais lui est né ici, alors que son père est venu de Saint-Malo :

François demeure là, fasciné. Il suit des yeux la flotte qui s'éloigne rapidement. Plus que jamais, il est mordu au coeur par un sentiment sauvage : le goût de l'aventure. C'est la maladie de cette génération élevée dans la forêt et sur l'eau, l'appel des étendues retentit dans sa chair et dans son sang ; ... (3)

Notre tour d'horizon à la recherche d'une image de l'homme dans les romans historiques de Desrosiers, s'achève. Des principaux

---

(1) *ibid.* p. 107.

(2) *ibid.* p. 101.

(3) *ibid.* p. 166.

héros que nous avons examinés, une constante est à dégager. Que ce soit Vincent Douaire, Nicolas Montour ou Pierre de Rencontre, ces hommes sont tous habités par une vertu ardente, une force dévorante, une passion dominatrice. Ce dynamisme revêt, bien sûr, des aspects très différents selon les milieux et les époques de ces héros, mais il se ramène aussi aux caractères communs d'un même instinct sauvage de possession, de domination, de conquête : l'âme de conquérant, qui est un peu celle de chacun de ces êtres, est en même temps un trait marquant de l'homme américain appelé par les voix lointaines du vaste continent aux dimensions nouvelles. Voilà sans doute une sourde présence de l'histoire, qui ne pouvait être assumée dans le roman, que par le rôle éminemment expressif de la psychologie.



CHAPITRE IV

LA NATURE DANS LE ROMAN HISTORIQUE CHEZ DESROSIERS

Nous nous devons d'abord de nous intéresser au thème, seulement en raison de la place qu'il occupe dans l'oeuvre. Son importance, extrême, ne vient pas seulement de ce que Desrosiers, comme écrivain, est naturellement un paysagiste, mais aussi, et plus peut-être, de ce que la nature joue dans ses livres un rôle principal, qu'elle y assume une fonction essentielle. Former le cadre de l'action, fournir le milieu ambiant dans lequel évoluent les hommes et s'inscrivent les faits, telles sont les limites connues des descriptions de lieux champêtres ou de paysages sylvestres, dont la littérature de partout et de toujours a depuis longtemps usé toutes les nouveautés. Mais on ne peut pas dire que ce soit là le sens habituel des fréquents morceaux descriptifs prenant comme objet l'entourage géographique de l'action chez Desrosiers. Ces scènes ont une trop évidente relation avec la trame psychologique, pour qu'on puisse les reléguer au rang de simple cadre extérieur destiné à enclore le cours des péripéties romanesques.

Ce qui frappe d'abord à la lecture, c'est une présence aussi étendue et continuelle des éléments naturels. Ceci est une constante qui vaut pour toute l'oeuvre romanesque de Desrosiers. Le déroulement chronologique, comme dans les romans de la terre, est évidemment fortement marqué du rythme des saisons. L'intense crise de conscience de Vincent Douaire se développe du printemps à l'automne et son évolution se double des travaux saisonniers que la ferme exige en ce temps. La périlleuse aventure des engagés a aussi son rythme naturel accordé à celui du retour des saisons : l'accession de Montour

aux premiers postes de la Compagnie s'échelonne sur une durée de trois années pendant lesquelles se succèdent les arrivées et les départs, les longs hivernements dans des postes éloignés, les audacieux voyages sur le réseau naturel des lacs et des rivières. Seul Les Opiniâtres s'étend sur une durée si considérable d'une trentaine d'années. Mais cela ne brise pas l'écoulement saisonnier du temps romanesque, bien que celui-ci ne soit pas suivi aussi régulièrement : des années s'écoulent parfois d'une page à la suivante, mais les semences, les moissons, la coupe du bois, le défrichement, jalonnent les étapes de la vie.

L'eau, les arbres, le ciel, les phénomènes qu'ils comportent, font irruption dans le récit à la moindre occasion. Tout cela forme une sorte de présence confuse, une vie étrangère et familière à la fois, un immense regard impersonnel et éternel posé sur la vie des hommes, leurs actes, leurs pensées. Débats intérieurs, scènes de mœurs, exploits ou idylles, rien n'échappe à son inbanissable influence. Nicolas Montour des Engagés, par exemple, le plus rusé des hommes à mener ses projets en cachant son jeu, ne peut cependant se dérober à l'observation constante de la forêt qui semble être le seul témoin de ses plus secrètes manipulations.

D'un pas vif, il court à la rencontre du gouvernail. Il l'aborde, il l'entraîne en amont de la chute, près de la rivière qui glisse en silence. Une lune blanche illumine par instants la surface de l'eau qui paraît immobile. Les îles sont devenues toutes petites, des mouches posées sur une vitre. Et des centaines de lieues à la ronde, la forêt rousse existe sans bruit. (1)

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 14.

La nature est une présence presque animée, personnalisée, mais dont la "personnalité" peut revêtir des valeurs différentes. Dans Nord-Sud, les deux principales de ces valeurs se retrouvent dans la clarté de l'opposition : la terre et la forêt, toutes deux se disputant dans un poignant conflit l'âme de Vincent Douaire. L'étude de la psychologie a vivement mis en lumière cette situation où nous pouvons voir d'une façon exemplaire la signification dont s'imprègne la grande âme muette du paysage : la terre et la forêt prolongent leurs ramifications respectives dans l'âme des personnages et influent d'une façon précise sur les contours des psychologies. Les femmes représentent le règne paisible de la terre maternelle, nourricière et possessive. Les hommes sont aspirés par la forêt aux qualités moins sereines, mais aux attraits plus puissants et aux charmes plus séducteurs. L'instinct de l'aventure, la poésie du large, l'appel de l'inconnu miroitent dans les reflets du grand fleuve ouvrant une large brèche qui plonge au coeur du continent.

C'était le vent de dispersion si dangereux dans la vallée heureuse. Vincent le sentait traverser tout son être, jouer sur ses nerfs. Jeune viking conquérant, il était prêt à se pencher sur les plaines du continent comme autrefois ses ancêtres sur les vastes étendues de la mer. Ce virus qui s'était développé durant les années d'aventure, il le sentait agir au dedans de lui-même. Chants lointains, feux emportés par le courant, souvenirs, tout le troublait. (1)

Parce que l'aspect physique du pays se soustrait en gros à l'action dissolvante du temps qui mine les personnages, cette permanence fournit

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, collection "Alouette bleue", 1943. p. 176.

un moyen apte plus que tout autre à figurer la fixité immuable du passé, l'impulsion déterminante de sa massive charge de traditions. Les sentiments et les anecdotes qui naissent de l'instant gardent leur caractère aléatoire dans l'économie du présent. La voix de l'Histoire empruntant les grandes orgues du vent et des montagnes, parle le langage du destin. La rivière Bayonne, le canton de Brandon, la "vieille paroisse" et sa "vieille église", prêchent, dans toutes les scènes descriptives où ils se trouvent, la parole de la fidélité et le salut par l'enracinement. La staticité du sol, le rythme régulier des saisons, la grande stabilité de la nature, deviennent le lieu de conservation des valeurs du passé. La psychologie incarnait le sens de l'histoire dans la vie et les passions d'êtres singuliers ; la nature donne corps d'une certaine façon à l'histoire elle-même. La Californie, le vertige des espaces à occuper, à conquérir, est également une voix du destin, elle aussi inscrite dans l'histoire. Pierre de Rencontre, deux siècles avant, l'a entendue lui aussi cette voix, de même que son fils François. Les Opiniâtres montre aussi que la terre et la forêt ne sont que deux faces d'une même médaille, deux tendances différentes d'une même passion foncière de conquête, et qui ne deviendront contradictoires que bien plus tard.

Présence personnelle, bien que d'une certaine façon anonyme, la nature l'est par une constante complicité avec l'homme, avec ses états d'âme, avec ses préoccupations essentielles et ses activités fondamentales. Le contact de l'homme et du milieu se fait sans intermédiaire, il est constant et brutal. C'est pourquoi les paysages affluent

abondamment à toutes les quelques pages et s'étalent sous nos yeux sans annonce, sans préparation, souvent sans apparente motivation dans l'intrigue : leur fréquence et leur naturelle apparition sont un reflet de ce qu'ils sont dans la vie et sous l'oeil des personnages qui se déplacent dans le décor qu'ils composent.

La désolation de ce paysage étreignait Ysabau. A Saint-Malo, les hommes, leurs oeuvres, sa propre pensée avaient interposé un écran entre la nature et elle-même. Mais ici, aussitôt qu'elle demeurait seule, aussitôt qu'elle passait le seuil de la cabane, elle heurtait la forêt, le fleuve, la terre, le chaud, le froid, les aubes, les crépuscules, le soleil, les ciels étranges, les nuages, le vent, la pluie, les tempêtes, les couleurs, toutes les manifestations de la nature. Entre ces phénomènes et elle, aucun mur. (1)

Ce violent impact de l'homme et des sauvages espaces intouchés ne va pas sans marquer fortement la sensibilité : l'humain s'endurcit avant que la forêt ne devienne campagne. Les êtres sont bientôt modelés à l'image de l'âpre réalité qui les entoure : sombres, taciturnes, titaniques... des géants de souffrance, de travail, de tenacité. Car la nature est rarement une présence bénéfique, une douceur apaisante pour les mille soucis de l'homme, encore moins une confidente consolatrice : ces solitudes n'ont pas entendu déclamer Le Lac et l'âme romantique n'y trouverait pas à ses lamentations d'échos berceurs. La leçon que l'homme prend de la forêt est d'âpre pratique : c'est une leçon de lutte acharnée. Entre l'homme et le sol se livre un combat à finir dont l'enjeu est la vie : la terre et la forêt demandent à être vaincus pour livrer

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Opiniâtres, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1941. p. 77.

leurs trésors et prodiguer leur féconde pâture, assurer fidèlement la subsistance. Toute l'action située dans ce contexte prend l'allure du défi, de la compétition, du combat. Sans être tout à fait hostile, la nature est, en tout cas, furieusement résistante et la force d'inertie qu'elle oppose à l'activité déchaînée de toutes les énergies humaines, est lourde à mouvoir. Elle dispose d'ailleurs d'autres atouts pour désarmer le courage et elle use parfois du masque d'une sorte de pouvoir occulte pour dérouter l'intelligence : les grands bois ensorcèlent, paralysent l'esprit par de mystérieux sortilèges.

Ils entendent bramer l'original, ils voient passer les volées d'outardes et ils ne peuvent s'empêcher de partir. Car la forêt possède ses sirènes comme la mer et ceux qui ont entendu leurs appels ne peuvent plus les oublier. (1)

Le pays antique, avec ses phénomènes continuels, effraie leurs imaginations malades. La nuit, s'éploient les aurores boréales (...) parfois, elles rasant la terre de leurs rubans impalpables, et les chiens hurlent d'épouvante, les hommes croient entendre un bruissement et ils se blottissent sous leurs fourrures pour ne pas voir les marionnettes, comme ils disent, les tirants et les éclairs qui leur inspirent une vague terreur. (2)

L'Ampoule d'or est un roman à part parmi ceux de Desrosiers.

Ce n'est pas un roman historique à proprement parler : impossible de savoir à quelle époque se déroule d'action. Le drame spirituel et intime de l'héroïne y tient toute la place : l'intrigue est strictement intemporelle,

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, collection "Alouette bleue," 1943. p. 149.

(2) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 116.

le cadre de l'action est la côte gaspésienne. Cela était à prévoir et cette réussite magistrale, unique, d'une aventure spirituelle qui ne tourne pas au roman d'édification, n'est pas le fait d'un hasard, mais l'aboutissement logique du talent et du travail de Léo-Paul Desrosiers. La pénétration de l'âme sans cesse s'affine depuis Nord-Sud ; elle s'orienté différemment dans Les Engagés et Les Opiniâtres ; elle atteint une perfection certaine dans la création sublime de Julienne de L'Ampoule d'or. Cependant, l'auteur ne renonce pas facilement à l'histoire, si peu qu'elle y paraisse cette fois. Elle lui a précédemment fourni la matière et la formule d'un univers romanesque, elle a informé le moule de sa conception du roman et cette influence essentielle ne se rature pas d'un trait de plume. Aussi la composition de L'Ampoule d'or est-elle en gros fidèle à la forme mise en oeuvre dans les romans historiques : la compénétration de l'homme et du paysage y atteint un sommet fécond en signification et en beauté, et la détresse intérieure prend quelque chose de plus atroce qu'ailleurs, dans cette âpre nature gaspésienne qui devient la parfaite réplique de la solitude affligée et amère des personnages. Le langage aussi s'est mis à l'école de l'entourage géographique et en est arrivé à un degré d'extrême dépouillement qui touche à l'austérité : la phrase s'est encore simplifiée, s'est faite rachitique et anguleuse à l'image de l'aspect déchiqueté de la côte atlantique et cette allure est celle qui s'avère la plus parfaitement adaptée à la fois aux états d'âme de Julienne et aux scènes extérieures qui lui servent de décor. Le secret de la réussite du livre semble consister dans l'application d'une rigoureuse unité issue de la nature gran-



diose qui ordonne tout dans le monde recréé par le roman : les passions sont brutales comme le fracas des vagues aux remparts des falaises, les personnages durs et impassibles comme le roc des montagnes (le père, La Maussade), la langue sèche et roide comme les maigres conifères enracinés dans la pierre.

Il me plaît de vivre aujourd'hui, défiante et solitaire dans l'océan, au bout de mon long Rocher. Ce n'est pas des pensées de faiblesse qu'il m'inspire. Assailli par deux mers, il ne cède point, même quand les houles rejaillissent jusqu'à son faite ; dur, renfrogné, massif, il supporte en silence les coups de bélier ou les caresses meurtrières des vagues qui attaquent sa chair vive. De sa masse rayonne une solidité tenace. Et moi non plus, je ne sais pas renoncer. (1)

C'est une décisive étape de la traduction romancée de l'histoire que d'avoir laissé la parole à l'homme plutôt qu'à l'événement, au caractère plutôt qu'au geste, qu'à l'exploit. Mais l'étude des tempéraments et des passions, assez poussée dans Les Engagés, demeure souvent plus suggestive qu'exhaustive dans les autres oeuvres. Les héros ne manquent pas de force, mais leur nature est sournoise, sous-terrainne, ce qui fait paraître leur psychologie rudimentaire et ébauchée. Au fond, c'est qu'ils ne contiennent pas en eux-mêmes toutes les données de leur personnalité : une partie de leur complexe intérieur git en dehors d'eux-mêmes, échappe à leur emprise et n'apparaît au lecteur que s'il est attentif et sait refaire le lien pour raccorder les individus à la mystérieuse puissance diffuse qui les englobe et les modèle jusque dans leur plus secrète profondeur. La nature est cette grande âme insaisissable

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, L'Ampoule d'or, Paris, Gallimard, 1951, p. 56.

et anonyme qui informe plus ou moins toutes les autres. "Cette splendide nature, (...) nous atteint d'abord, et c'est par elle, en elle seulement, que les personnages et leur drame, nous sont rendus sensibles." (1)

C'est à propos de L'Ampoule d'or que Gilles Marcotte fait cette très juste remarque, mais elle s'applique également, à des degrés divers, à chacun des autres romans. En somme, le thème de la nature est le fondement sous-jaçant de toute la psychologie et le lien mystérieux entre elle et l'histoire qu'il représente d'une manière sensible dans l'oeuvre. On a montré au cours du précédent chapitre comment les individus incarnaient les lignes de fond de l'histoire ; on voit maintenant comment l'histoire se trouve d'une certaine façon elle-même présente sous la forme concrète du décor promu presque au rang d'acteur principal, par la place qu'il tient et l'importance qu'il a. La nature s'impose à un tel point qu'elle se substitue presque à la psychologie qui n'existe pas indépendamment d'elle. Comme dans les énigmatiques toiles de Jean -Paul Lemieux où la rigide carrure des personnages se fige dans une attitude de présence muette, le regard filtrant une lourde mélancolie en se perdant dans l'immensité déserte des plaines enneigées ; ainsi les héros de Desrosiers conjuguent dans tout leur être la double réalité géographique et psychologique qui compose leur âme douloureuse. "Par exception, dans Les Engagés du Grand Portage, la forêt retrouve la place qui lui revient dans l'économie du pays et dans la formation du

---

(1) Gilles Marcotte, L'Ampoule d'or, in Le Devoir, Montréal, 11 août 1951.

caractère canadien-français" (1), dit Roger Le Moine, au cours d'une étude sur le roman historique au Canada français. Son "par exception" ne vise pas les autres romans de Desrosiers mais ceux des autres romanciers canadiens. Le critique souligne lui aussi la relation de "la forêt" et "du caractère canadien-français", relation psychologique qui constitue une de nos conclusions les plus importantes.

---

(1) Roger Le Moine, Le roman historique au Canada français, in Archives des lettres canadiennes tome III Le roman canadien-français, Montréal, Fidès, 1964. p. 70.

CHAPITRE V

LES MOEURS DANS LE ROMAN HISTORIQUE CHEZ DESROSIERS

Jusqu'à maintenant les qualités de l'écrivain et du romancier nous ont paru primer nettement sur celles du chercheur et de l'historien, dans l'élaboration du roman historique. Nous avons naturellement porté notre attention sur les éléments romanesques qui doivent nécessairement ressortir et occuper la première place, dans un roman. Notre optique tend à affirmer que l'histoire doit se faire discrète et emprunter les voies de l'expression littéraire quand elle s'infiltré dans la littérature. La poésie épique traduit l'histoire en mythes et efface l'objectivité des faits. Pourquoi n'admettrions-nous pas la démarche moins hardie du roman qui ne fait qu'insuffler dans la riche symbolique des types humains, de leurs actes et de leur caractère, l'âme vive des grandes voix du passé national, dans les limites permises par la vraisemblance historique? Mais si la trame historique doit se faire menue, ne pas s'imposer en elle-même et ne paraître que sous le travestissement convenu des normes de l'art, elle doit quand même pour une part, s'armer d'authentiques garanties de vérité. Les personnages qui vivent dans ces oeuvres ne sont pas des créatures fictives absolument gratuites mais ils ont certaines réalités à traduire dans leur être. Une partie de leur aventure reste donc régie par l'histoire : leur vie s'inscrit dans le climat, les coutumes et les événements d'une époque donnée. C'est un peu ce que nous entendons examiner maintenant sous la rubrique des "moeurs". Cela constitue sans doute la partie la plus documentaire, celle où l'historien conserve vraisemblablement le plus de place.

La vie paysanne avec tous ses rites et toutes ses institutions

se trouve assez complètement évoquée dans Nord-Sud : les travaux saisonniers exigés comme un tribut payé régulièrement à la terre, la maisonnée, la paroisse. Les habitudes de vie de la petite société canadienne-française, calquées depuis des générations sur le modèle intouchable des traditions ancestrales, acquièrent une sorte de consécration par le temps. Ces coutumes domestiques ou religieuses ne règlent pas seulement le rythme de la vie courante mais sont liées à la conservation de tout un ordre de valeurs : la vie est monolithique. Se détourner d'un seul élément du legs global de la patrie, c'est la nier au complet. Aussi la mère de Vincent songe-t-elle tout de suite, en voyant son fils renoncer au dur labeur de cultiver la terre pour aller conquérir la fortune à l'aventure :

Vous ne pourrez pratiquer votre religion, disait-elle, vous n'aurez pas de prêtres là-bas, vous n'entendrez pas la messe. Vous deviendrez anglais et protestants. (1)

Pour que la vie ne se perpétue que dans la fidélité à la tradition, la routine journalière guide les hommes dans les profondes ornières de l'habitude qui impose une forte unité à tout ce que comporte l'usage établi.

Et pendant que se déroulaient les cérémonies imposantes, que retentissaient les lamentations des orgues, Hippolyte Douaire priait en songeant à ces problèmes difficiles. Son coeur se serrait à l'automne, lorsqu'il voyait partir ses fils comme des oiseaux migrateurs. Ils prenaient de mauvaises habitudes, perdaient le goût de la culture

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, collection "Alouette bleue", 1943. p. 211.

du sol. (...) Des vagabonds sans feu ni lieu. Ils ne seraient pas comme lui, comme ses ancêtres, des "habitants" propriétaires de fermes très grandes, sans un sou de dette, indépendants, libres comme de petits rois sur leur terre. (1)

Le patrimoine se prend ou se rejette en bloc dans cette radicale optique : s'éloigner du foyer, rompre avec la terre, c'est tourner le dos à la Patrie et mépriser l'oracle proféré en chœur par la voix des ancêtres, et cette rupture ne se conçoit pas sans une horreur sacrilège.

L'atmosphère de la maisonnée abritant plusieurs générations de porteurs d'un même nom, est très bien évoquée dans un paragraphe de Nord-Sud. La hiérarchie patriarcale et la forte cellule familiale, unité de base de la petite société paroissiale, y transparaissent également.

Dans la maison vivait son père, le vieil Antoine, avec Gotte son épouse. Puis ses enfants à lui, Hyppolyte, cinq garçons, quatre filles, plus un fils marié qui comptait déjà trois enfants. Dix-huit personnes s'approchaient à chaque repas de la table de hêtre longue comme une table de réfectoire. Les gros pains, les briques de lard blanc, les grands plats de pommes de terre, les terrinées de soupe et de lait caillé disparaissaient comme par enchantement. Rouet, cardes, métiers marchaient à l'année et s'usaient à vêtir tout ce monde. (2)

Il faut citer aussi le paragraphe suivant qui nous renseigne sur le partage des responsabilités respectives de l'homme et de la femme dans l'économie du foyer :

---

(1) *ibid.* p. 29 et 31.

(2) *ibid.* p. 27.

Magdeleine, sa femme, l'aidait beaucoup, Dieu merci! Son domaine à lui, c'était la ferme. Il y cultivait tout à sa façon. De son côté, Magdeleine Douaire achetait et vendait, effectuait les transactions, dirigeait toute la famille sans résistance et sans opposition. Inconsciemment, ils s'étaient ainsi divisé les charges et s'ils se consultaient toujours, ils ne s'en tenaient pas moins à leur tâche respective. (1)

Cette situation correspond bien à une réalité sociale de notre milieu où l'homme tient un rôle très effacé qui se résume au travail physique, à la force brute, alors que la femme, généralement plus instruite, organise la gestion des affaires domestiques, assume aussi toute la responsabilité morale de l'éducation des enfants.

Il y a aussi dans Nord-Sud un épisode qui signale un trait de mœurs en usage dans toutes les sociétés primitives : la pratique de l'hospitalité.

Ils entendirent quelques coups frappés au chambranle de la porte.

- Entrez, entrez, monsieur.
- Pouvez-vous me loger pour l'amour du bon Dieu?
- Mais oui, mais oui, mettez votre sac dans ce coin-là. (2)

Le personnage du "Quêteux" est une figure bien connue des anciennes campagnes. Ces vagabonds vivant de la charité commune et transportant dans leurs haillons un peu de la poésie de l'aventure qui les mène par le monde, ne semblent avoir d'autre raison d'être que de fournir un prétexte à l'exercice de cette vertu d'hospitalité si sacrée chez les Anciens.

---

(1) *ibid.* p. 27.

(2) *ibid.* p. 86.



Un chapitre de Nord-Sud dépeint très exactement, à l'occasion de la liaison qui se noue entre Vincent Douaire et Josephte Auray, l'atmosphère des fréquentations entre jeunes gens et jeunes filles. La politique en usage à ce sujet consiste à tenir ces rencontres dans la limite des familiarités possibles à l'intérieur d'un groupe, car telle est la règle : les garçons se rendent en bande dans les maisons qui abritent une ou plusieurs jeunes filles et là, ils font leur cour à la belle de leur choix, mais à mots couverts et par signes convenus, car l'usage veut aussi que personne ne soit éconduit et que tous aient part au bon accueil de chacune.

Josephte cachait-elle avec soin une préférence secrète? Bien avisé aurait pu le dire. Comme le voulait la coutume ancestrale, elle ne refusait sa porte à personne. (1)

Il va sans dire que ces salons laissent peu de place à l'effusion sentimentale et que l'amour est forcé de s'y faire entendre avec une retenue et une délicatesse qui tranchent singulièrement avec l'allure et les manières de ces robustes amants de la terre. Le ton y prend nécessairement une sorte de grâce maniérée qui n'est pas sans rappeler l'affectation précieuse ou même, par la naïveté, l'attitude chevaleresque de l'amour courtois. Ils sont là plusieurs galants autour d'une belle, à venir assidûment lui présenter en chœur leurs hommages et à attendre que son bon plaisir daigne leur faire connaître à qui va ses faveurs. A ce jeu, le plus assidu est souvent le plus heureux et c'est ce à quoi songe Vincent : son départ le discrédite définitivement malgré l'avan-

---

(1) *ibid.* p. 41.

tage dont il jouit sur ses rivaux lorsqu'il est présent. Mais pour ce qui est de la mièvrerie charmante de ces réunions, qu'on en juge :

Elle sortit d'un tiroir des cartes d'amour. Elle en donna une moitié à Vincent, et ils se mirent à lire à tour de rôle les sentences qui y étaient inscrites. Elle posait la question : "M'aimez-vous?" Au hasard des cartes, il répondait : "Le soir seulement", ou "Demandez-le à mon confesseur". Et l'on s'amusait de l'imprévu des réponses et des jeux de mots. (1)

Pour retrouver ces différents aspects de la vie sociale et familiale des paysans du dernier siècle, l'auteur n'a eu qu'à puiser dans ses propres souvenirs, étant lui-même terrien d'origine et aussi, un peu, de coeur et d'âme.

Les Engagés du Grand Portage, nous montrent d'autres moeurs bien différentes, moins domestiques : celles de l'homme des bois qui a toujours existé au Canada parallèlement au paysan, si ce n'est en lui. Le contraste est violent : autant la vie des habitants était saine, paisible, réglée et heureuse, autant celle des "voyageurs" est périlleuse, semée d'imprévu, misérable et dissolue. Mais nous touchons cette fois à ces moeurs moins connues parce que beaucoup plus restreintes à une petite partie de la population : les "engagés" étaient soigneusement sélectionnés par les agents-recruteurs qui avaient tout avantage à prendre les plus forts pour qu'ils soient moins nombreux. Desrosiers fait ici amplement appel à ses recherches, à sa science : il a fouillé dans les annales des grandes compagnies de traite, y a trouvé non seulement des détails sur la vie des négociants, des trappeurs et des voyageurs, mais aussi des indices des péripéties qu'il a utilisées dans son

---

(1) *ibid.* p. 43.

intrigue. Tout l'arrière-fond de l'organisation commerciale des exploitations pelletières dans les Engagés du Grand Portage, tout ce qui ne relève pas du psychologue ou du paysagiste, relève de l'historien : petite histoire bien sûr, celle des petits faits, des anecdotes, des minces indications qui éclairent d'un coup tout un aspect ignoré de la vie. Le rayon est vaste à explorer et il a été visité au complet. Les Engagés du Grand Portage ne laisse rien dans l'ombre de la vie quotidienne des "voyageurs" : leur embauchage, leur alimentation, leur parcours, leur chargement, leur traitement, leur humeur, leur hiérarchie, l'installation des campements, les travaux de réparation du matériel, les moeurs indiennes, etc. Et l'habileté ici a été de faire en sorte que toute cette information instructive, passionnante pour l'intelligence avide de renseignements, soit parfaitement fondue à la marche de l'intrigue et ne devienne pas un encombrement pour l'allure vive du récit. Le livre conserve jusqu'à la dernière page le palpitant intérêt d'un roman d'aventure, d'une histoire d'imagination : il est pourtant une oeuvre élaborée péniblement par un spécialiste à partir d'un impressionnant dossier de recherche.

Un trait important de la vie de l'homme des bois est bien noté dans Les Engagés : ce sont les brutales festivités auxquelles se livrent, à la moindre occasion, ces âmes écrasées de misère et trop assoiffées des sensibles douceurs d'une joie dont ils éprouvent la cruelle nostalgie dans leur solitude accablée des plus durs travaux. Les bûcherons de chez-nous présentent exactement le même trait de moeurs dans des

conditions analogues : quatre ou cinq mois d'hiver à trimer dur dans des "chantiers" éloignés de toute civilisation, puis quand vient le printemps, quelques semaines d'orgiasque beuverie dans la première ville qu'ils rencontrent sur leur route, pour y laisser leur salaire d'une année. Leur réflexe est brutal : c'est celui de la bête longtemps privée de nourriture, qui mangera ensuite jusqu'à en mourir si l'abondance lui est redonnée. Ainsi font les "engagés" en certaines occasions de périodique réjouissance où ils dévorent en quelques heures une ration de plaisir qui devra leur suffire de longs mois.

Au Fort Providence, la gaieté anime la fête. Des salves de mousqueterie éclatent à l'aube. Comme régale, les engagés reçoivent une chopine de rhum, quelques jointées de farine, et quelques morceaux de sucre du pays. Ils fabriquent des grogs et des gâteaux. Bientôt, on fait grande chère, on danse, on s'ennivre, on se querelle, on se bat, on rit, on noie dans une lourde excitation le souvenir des villages natals où les cloches sonnent leur allégresse dans les campagnes. (1)

Sous ce rapport les "engagés" ne se différencient pas essentiellement des Indiens ; ces derniers sont seulement plus excessifs encore en leurs débauches et leur nature sauvage échappant à tout contrôle quand elle est déchaînée par l'alcool, ils s'adonnent à toutes les impulsions diaboliques de leurs instincts qui les poussent au meurtre, à la torture, au viol. Mais il faut noter ici que ces comportements chez les "engagés" comme chez les sauvages, ne sont pas seulement des phénomènes naturels de moeurs : ils résultent d'une complicité entre la nature frustrée

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, 1967. p. 99.

des hommes en proie à la violence de leurs instincts et l'exploitation systématique et délibérée qu'en tire l'organisation commerciale de la traite des fourrures telle qu'elle est pratiquée par les compagnies pelletières. Celles-ci tiennent leur emprise sur leurs employés et sur les tribus de trappeurs, en les ruinant et en les endettant par leur vice, qu'ils entretiennent et favorisent. Les moeurs des tribus indiennes, celles des Grands Lacs, celles des affluents du fleuve et celles, un peu différentes, de l'ouest, sont notées avec beaucoup de précision et d'exactitude, et elles occupent une place importante comme dans la réalité de ce commerce des fourrures que le roman évoque. Les traiteurs doivent d'ailleurs posséder une connaissance très sûre de la psychologie des Indiens, de leurs déplacements, de leurs coutumes, de leur politique et de leurs rivalités tribales... Tout cela trouve place à l'intérieur même de l'intrigue et ne fait aucunement figure de détail savant.

Les Opiniâtres est un livre d'envergure souvent épique qui offre moins de place aux études de moeurs que Nord-Sud, pour une raison bien simple : à l'époque troublée qu'il fait revivre, la vie est hérissée des soubresauts de l'imprévu et n'est pas encore fixée dans la stabilité de l'habitude. De plus, nous avons déjà observé que l'histoire, dans ses implications de chronologie et de politique, y tient plus de place : la suite des événements, les épisodes et les exploits de la guerre iroquoise, la situation coloniale face à l'attitude de la Métropole, tout cela forme le tissu apparent du livre où l'intrigue psychologique et les observations morales ne sont que de délicates broderies

ornementales. Aussi il y a le fait que la vie dans Les Opiniâtres se passe presque toute à l'extérieur. C'est le corps à corps continu avec le pays : défrichement, essouchage, semailles, récoltes, chasse, pêche, voyages en canot, expéditions de guerre ou mission diplomatique en pays iroquois... La vie privée n'existe pas encore : nouveaux-mariés, Pierre et Ysabau connaissent leur première nuit à la belle étoile : c'est tout dire. La vie domestique, la chaleur d'un intérieur humanisé par l'usage répété des mêmes objets devenus familiers, la tranquille possession qui naît de l'habitude, n'ont pas encore pu instaurer un rythme de vie originale chez ces êtres qui vivent constamment dans l'insécurité du provisoire. La vie conjugale puis familiale de Pierre et d'Ysabau est réduite au strict minimum dans le livre, dans la même proportion où on a déjà noté la réduction d'importance de l'étude psychologique au profit de la matière historique. Les mœurs des Iroquois avec leur adresse à la petite guerre et le grand spectre de la torture qu'ils pratiquent avec un art raffiné sur leurs prisonniers, plaquent comme un oiseau de proie de sinistre augure sur les personnages de cette longue tragédie.

Quelle place occupent les études de mœurs dans les romans historiques de Desrosiers? Non pas une place de premier plan comme eût pu leur conférer un auteur plus préoccupé d'effets et de pittoresque. Desrosiers ne leur accorde que le rôle complémentaire de consolider la vraisemblance des péripéties de l'action : il demande, comme on l'a vu, à d'autres procédés plus expressifs de rendre la vérité historique.

CHAPITRE VI

DESROSIERS ECRIVAIN ET STYLISTE

Desrosiers n'est pas un adepte du langage populaire en littérature. Il n'est pas de ceux qui ont cru pouvoir gagner l'expressivité en sacrifiant la correction. Même ses dialogues, où il laisse la parole à ses personnages, tous gens de modeste condition dont la réalité justifierait facilement quelque relâchement du discours, sont d'une égale et exemplaire pureté d'expression. Cette exigence stricte n'est pas froide et ne gêne nullement les nuances d'intention ou les notations des différences de personnalité.

Mon bourgeois, mon bourgeois, nous sommes  
perdus dans ce sacré pays maudit. (1)

Sapristi, tes foins seront vite engrangés à ce  
que je vois, petit frère! (...) - Sacrédié!  
Sacrédié! (...) Tu seras enterré vivant, pe-  
tit frère, si tu ne décampes pas au plus vite (2)

Jérémie! Madame Ysabau, on n'en fait pas  
deux comme vous. (3)

Comme on voit, cette sévère excellence de la langue ne fige pas la spontanéité et n'empêche ni les vigoureux engagés, ni la verve pittoresque du vieil Antoine, ni la rude voix de David Hache dit "Le Fûté", de se faire entendre avec les accents particuliers de leurs différentes personnalités. Au contraire, les particularités individuelles ou locales trouvent plus de ressources à leur expression dans l'infini des moyens

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 127.

(2) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, collection "Alouette bleue", 1943. p. 66-67.

(3) Léo-Paul Desrosiers, Les Opiniâtres, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1941. p. 71.



de la langue connue avec exactitude et utilisée sciemment, que dans l'étroit registre des régionalismes aux résonnances souvent plus sensibles que véritablement significatives. Le parti pris du bon langage serait peut-être invraisemblable ou impersonnel si la formule romanesque utilisée accordait beaucoup de place aux dialogues. Mais il n'en est rien. Ceux-ci sont rares et courts, juste ce qu'il faut pour actualiser le récitatif de la narration qui assure la conduite des événements, la continuelle description de la nature et les minutieuses analyses psychologiques. Cette sobriété du dialogue est peut-être due au fait que l'auteur y éprouve un certain malaise : ce n'est pas un terrain où il excelle. Aussi ses personnages sont-ils taciturnes, ce qui est du reste parfaitement conforme à l'âme canadienne-française.

Et se déroule le drame silencieux où les deux adversaires qui se connaissent maintenant savent que les paroles sont inutiles. (1)

On parlait peu et seulement pour les choses nécessaires. (2)

Mais les silences des héros sont amplement comblés par les accents parfois inoubliables de la narration qui assume le grand rôle dans le roman :

Elle restait là, morne, silencieuse, avec son visage si défait, si fatigué, qu'il le reconnaissait à peine. Ses lèvres tremblaient par moment, ses traits ne lui obéissaient plus, ne

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 187.

(2) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, collection "Alouette bleue", 1943. p. 185.

voulaient plus sourire, des sanglots étaient à l'affût dans sa gorge (...) Alors sans un bruit, car il ne fallait pas, les larmes jaillirent de ses yeux, abondantes, pressées. Une supplication intense sortait d'elle-même comme l'eau d'une source. (...) Les mots, les promesses, qu'elle s'empêchait d'exprimer, sa passion si sincère, se diluaient sur sa figure décomposée, se faisaient visibles malgré elle. (1)

Que fallait-il, sinon la délicatesse et la touche exercées d'une plume experte, pour dégager avec une telle force la secrète souffrance, la muette détresse d'une scène presque banale où une jeune fille pleure de pressentir le départ sans retour de celui qu'elle aime d'un coeur sincère?

Le style descriptif qui est le ton le plus alerte et le plus courant de ces romans est un outil d'une perfection complexe et diversifiée, formé d'une science sûre de tous les éléments de la langue écrite : le mot, l'image, la phrase, la composition. Et d'abord le mot. Le vocabulaire pour Léo-Paul Desrosiers fait l'objet d'un soin et d'une recherche rares. Les Engagés du Grand Portage est un témoignage probant à cet effet. Tous les mots relatifs à la traite des fourrures sont d'un usage courant tout au long du récit. Il en va de même dans les autres romans pour tous les secteurs particuliers de l'activité humaine que l'intrigue est amenée à toucher. Est-il question de meunerie, de tissage, de chasse ou de coupe du bois, qu'aussitôt les mots précis désignant les parties du moulin, les états de la transformation des tissus, les espèces animales et les essences forestières, circulent

---

(1) *ibid.* p. 161-162.

librement dans le texte. Cette étendue du registre lexical et sa rigueur d'exactitude peuvent s'observer non seulement dans le domaine des techniques ou des métiers auxquels l'auteur emprunte beaucoup, mais elles s'appliquent à l'ensemble de tout ce qui sort de sa plume. Il n'est pas rare de rencontrer de courts passages où l'on bute sur plusieurs termes inconnus :

Et quand la provision de bûches de chauffage eût été entassée près de la cabane, que des stipes de pin ou de chêne eurent été mis de côté, il aurait voulu lier des falourdes, des cotrets, des margotins, fagoter enfin tout son saoul. (1)

Il rencontra le taillandier du fort et il lui commanda un bouchoir, des lèchefrites et des attisoirs. Il rabota des écouvillons. (2)

Par centaines, ils y ont abattu, dans la bonne saison (...) plongeurs, macreuses, sarcelles, grèbes, foulques, cygnes-trompettes, grues, râles, pélicans, mouettes. (3)

L'usage répété de mots de sens voisin dans un même contexte, contribue parfois à enfoncer dans l'imagination une image qui s'y imprime avec force:

... il se rapproche de Cournoyer, de Bombardier, de François Lendormy surtout : il se colle à eux. Son amitié devient adhésive. Les uns et les autres, il veut les engluer, en ce moment dangereux, dans la viscosité de ses pré-

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Opiniâtres, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1941. p. 42.

(2) *ibid.* p. 75.

(3) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 81.

venances, de ses flatteries, de ses attentions. (1)

Une telle science du mot juste pourrait être soupçonnée de sécheresse érudite ou documentaire. Mais force nous est de reconnaître que le style de Desrosiers laisse largement place au lyrisme et même à la poésie. Une très sensible perception de toutes les réalités, des plus grandioses aux plus menues, une subtile qualité d'attention et un exceptionnel mode de présence aux êtres, caractérisent sa vision du monde telle qu'elle nous est livrée à travers ses romans. Le sens inné de l'image sensitive, qui donne corps et couleur à l'idée pour l'incarner, est une aptitude qu'il possède comme un don. Ces images sont la plupart du temps alimentées aux sources de la nature : inspiratrice des grandes orientations de l'engagement de l'homme, elle est de même dispensatrice des symboles qui l'expriment le mieux. Je cite, en guise d'exemple, quelques-unes de ces images, dont une étude approfondie pourrait un jour fournir une clef précieuse pour pénétrer dans les couloirs secrets de l'oeuvre :

... secoués par le vent, les arbres s'ébrouaient  
comme des chiens. (2)

Le doux été en fuite s'était arrêté subitement, un  
pied en l'air, comme une danseuse. (3)

---

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal, Fidès, collection du Nénuphar, 1967, p. 41.

(2) Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud, Montréal, Fidès, collection "Alouette bleue", 1943. p. 47.

(3) *ibid.* p. 155.

... les arbres se haussent sur leurs racines comme des hommes qui se dresseraient sur le haut des pieds. (1)

Ysabau était entrée : son apparition avait produit le même effet que si l'on avait posé sur la table un candélabre allumé : la beauté physique rayonne la lumière. (2)

Très souvent, des phrases descriptives se développent en fixant d'une touche très picturale une scène dont la vision ne retient que l'aspect plastique : jeu des ombres et des lumières, découpage des formes... L'oeil du peintre n'a pas manqué à cet inlassable observateur du spectacle universel des êtres :

... la rive n'est plus qu'une mince ligne noire... (3)

Seules, les petites ombres noires des voyageurs se déplacent dans la blancheur complète du monde, sous le firmament bleu. (4)

Le canot se détachait en noir au milieu de la large plaque de brasillement qui argentait l'eau. Au loin se profilaient les rives de ténèbres, bordure de la forêt. (...) En cercle du côté nord, des aurores boréales imposaient des vibrations ondulantes à leurs nappes de lumière qui s'appuyaient au firmament bleu pâle. (5)

Virtuose du mot, fécond créateur d'images, le méticuleux sty-

(1) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 25.

(2) Léo-Paul Desrosiers, Les Opiniâtres, Montréal, Fidès, collection du Nénuphar, 1941. p. 53.

(3) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 123.

(4) *ibid.* p. 122

(5) Léo-Paul Desrosiers, Les Opiniâtres, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1941, p. 62.

liste est également un fin connaisseur des multiples modalités syntaxiques de la phrase française. Disons cependant tout de suite que son registre personnel se situe plutôt sur le "mode mineur" : phrase ordinairement courte, intense, ramassée, tout entière tournée vers l'intérieur, aucun déploiement. Aussi éloignée que possible de la période, la phrase de Desrosiers n'a rien d'oratoire, ni de rhétorique. Essentiellement écrite, elle se dispose naturellement à être lue, non clamée : elle s'adresse plus à l'esprit méditatif et épris de substantielle pâture intérieure qu'à l'oreille avide d'effets éclatants. Cela ne veut pas dire qu'elle méprise les charmes de l'harmonie musicale ou dédaigne les ressources des sonorités expressives, mais une grande sobriété préside aux recherches d'effets, qui sont toujours strictement ordonnés aux exigences du sens et jamais gratuitement disséminés. Incisive, dit-on volontiers à propos de cette phrase souvent laconique, lapidaire, un tant soit peu cassante : c'est qu'elle condense souvent dans sa coupe serrée la vigueur du trait et qu'elle demeure tout près de la valeur conceptuelle du mot dont on a déjà reconnu plus haut la scrupuleuse exactitude. Sa structure a toujours pour objet de renforcer et de mettre en évidence la force de frappe du riche vocabulaire employé. Jamais la longueur ou l'obscurité de tournures complexes ne viennent diluer la notion pure du mot qui garde partout son importance. La coupe savamment mesurée allège la course rapide et la fluide coulée des mots.

Alors, en peu de jours, l'eau naquit, scintilla, chanta dans toute la Nouvelle-France. Au loin ruisselaient les montagnes ; plaines, plateaux,

vallons et combes débondaient ; ravines, coulées, ruisseaux dégorgeaient ; rivières et lacs s'enflaient. (1)

Les portraits sont assez rares chez Desrosiers, bien qu'il soit un écrivain descriptif et un grand observateur. Les humains sont montrés en action, se trahissent à leur tics, à leurs gestes, au lieu d'être rigidement fixés en état d'arrêt, pour être disséqués sous l'oeil tranquille de l'analyste. . . Ici nous avons une saisie rapide de la physionomie de Montour dans un fugitif instant qui le révèle : c'est un instantané et un gros plan.

Et cette fois la figure de Nicolas Montour se transforma : un rictus d'animal, les babines retroussées, s'y dessinent ; au lieu de vaguer ailleurs, les yeux intolérables, durs et rapides, se dirigent vers les yeux de Lenfesté et s'y fixent ; tout l'arrière de l'âme vindicative et maligne s'y révèle, se glisse à nu en dehors de la carapace habituelle ; un peu de salive coule au coin des lèvres, et lorsqu'il parle, se projette en gouttelettes fines. On dirait une bête au moment de l'attaque. (2)

Le rythme vif et sautillant de la syntaxe y est à son point d'extrême mobilité, comme pour capter à la fois tous les indices apparents. Dans l'imprévu de l'ouverture offerte par ce visage à l'ordinaire impassible, l'auteur veut profiter de tout ce que l'occasion lui offre et le portrait devient presque une charge dans la brièveté même des saillies qui fusent d'un jet spontané.

---

(1) *ibid.* p. 109.

(2) Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, collection du Nénuphar, 1967. p. 121.

Une simple remarque d'ordre stylistique comme l'emploi du présent dans Les Engagés du Grand Portage, suffirait à expliquer la profonde différence qui sépare cette oeuvre des autres romans historiques dont le temps du récit est ordinairement l'imparfait ou un autre temps passé. Les Opiniâtres, Nord-Sud, rappellent les événements d'une époque et leur sujet premier, leur raison d'être, est de raconter dans une forme romancée des épisodes empruntés au passé. Mais Les Engagés du Grand Portage présente la reconstitution historique dans une optique particulière : les expéditions qui jalonnent le cours de l'intrigue ne nous sont pas rapportées comme passées, mais nous y assistons comme si elles se déroulaient actuellement sous nos yeux. Le procédé confère évidemment beaucoup plus de vivacité à l'action. De plus, cette altération délibérée du temps réel, fait partie d'un ensemble d'importantes modifications visant à accentuer la part des éléments romanesques : l'histoire passe à l'arrière-plan pour céder les pleins-feux de la rampe à la psychologie des personnages qui représente d'une façon plus émouvante et plus incarnée les grandes tendances du temps.

Montour se tient un peu en arrière de son compagnon. Il pose encore quelques questions ; (...) Pendant l'interrogatoire dru et serré, Lendormy ressent de l'inquiétude : un plan se cache-t-il sous les paroles (1)

Ce présent est d'une singulière force de frappe : il retient l'attention, il apostrophe le lecteur, le place brutalement dans l'action. Ainsi les péripéties que vit Montour ne sont pas des prouesses légendaires mais des

---

(1) *ibid.* p. 16.



faits actuels, qui se déroulent devant nous, auxquels on assiste. Ce présent prend une distance par rapport aux faits passés qu'en réalité il rapporte, et il fournit un argument de plus en faveur de notre hypothèse qui place l'histoire au second-plan dans Les Engagés.

Comment caractériser l'originalité de la langue de Desrosiers? Axée sur les plus mâles qualités de la prose classique, enrichie des continuelles acquisitions d'un sens de la recherche toujours en éveil, éprouvée par un patient travail de styliste exigeant, la vertu de son style est d'une robuste et simple perfection. La structure sobre de la phrase semble compenser la fouille savante du mot, pour donner un texte d'une vigoureuse et coulante expression.

Avoir créé des héros, avoir solidement mis en place comme cadre le milieu naturel, avoir insufflé dans ces deux éléments romanesques comme un fluide soluble la matière historique, voilà qui est déjà beaucoup. Mais le roman n'est pas complet si tout cela n'est soutenu par la vertu artistique d'une forme impeccable et adaptée à l'objet du récit. Ce n'est pas ce qui manque le plus à cet écrivain d'avoir soigné le style. La plume de Desrosiers s'est depuis toujours révélée d'une rare perfection, et s'il était même un excès à craindre dans ses écrits, ce serait plutôt celui du purisme scrupuleux que de la commune incorrection. Nous nous sommes arrêtés à scruter l'aspect formel de ces romans historiques, le dernier mais non le moindre des éléments essentiels de leur réussite.

CONCLUSION : LES ELEMENTS D'UNE REUSSITE

Jamais avant Desrosiers, l'histoire n'était parvenue dans le roman à tant de vérité et de force. L'auteur ici ne se contente pas de connaître à fond l'époque, (...) la géographie des événements historiques dont il s'inspire, il sait transformer l'histoire en roman. (1)

Nous n'avons pas utilisé de méthode particulière pour circonscrire le roman historique tel que nous le retrouvons dans l'oeuvre de Léo-Paul Desrosiers. Nous nous sommes tout simplement penchés sur les thèmes et les qualités de ses principales oeuvres se rattachant à ce genre, en tentant de les analyser comme nous l'aurions pu faire pour n'importe laquelle autre oeuvre romanesque. C'est à dessein que nous avons tenu à traiter l'historien strictement comme romancier. Maintenant que cet examen s'est déroulé sans aucunement infirmer ni l'un, ni l'autre, il nous faut tirer les conséquences de notre investigation et tenter de situer Desrosiers comme romancier historique dans la tradition de ceux dont nous avons brièvement retracé la lignée dans notre premier chapitre.

Il ressort tout d'abord de la plus hâtive lecture de ces romans que Léo-Paul Desrosiers n'est pas un amateur en ce qui concerne la connaissance de l'histoire et qu'il y possède plus que ce qu'exige une honnête culture, à laquelle se limitaient les connaissances historiques de ses prédécesseurs.

---

(1) Paul Wyczynski, Panorama du roman canadien-français, in Archives des lettres canadiennes tome III Le roman canadien-français, Montréal, Fides, 1964, p. 19.

Il apporte à la connaissance de tous les aspects du sujet qui fait le fond du roman, la précision et la touche de l'expert. Cette solide science qui transparaît partout sous différentes formes (les moeurs paysannes au siècle dernier dans Nord-Sud ; la traversée de l'Atlantique au XVIIe siècle, les guerres iroquoises, le travail des pionniers-défricheurs, la politique coloniale française dans Les Opiniâtres ; les voyages des engagés, les usages de la traite et les moeurs des Indiens de l'ouest, dans Les Engagés), mais toujours intégrée à l'unité organique de l'oeuvre, protège efficacement des vagues inspirations teintées d'exotisme et d'un superficiel dépaysement. Précision et exactitude dans la reconstitution d'un tableau qui prend couleur et vie, voilà quel est toujours le but et le résultat d'une méthode qui ne se perd jamais en sèche érudition. Le reste de son oeuvre d'ailleurs témoigne suffisamment en faveur de l'historien. Mais il ne s'agit pas de cela ici. Le savant se fait esclave soumis et fidèle serviteur, il ne travaille pas à son compte, mais doit subordonner toute sa raide discipline aux capricieuses exigences de l'artiste. C'est ainsi que plusieurs ont échoué en faisant montre de trop évidentes précisions documentaires. Cette recherche n'est pas absente chez Desrosiers, mais elle est intégrée : elle est au service de tous les éléments de la technique romanesque et elle ne gêne jamais leur libre agencement, elle n'éclipse jamais leur première importance. Précisément le problème du roman historique et sa difficulté, avons-nous dit, viennent de la nécessité de fondre la matière historique, de la dissoudre en un fluide assez

subtil pour s'amalgamer à toute la trame proprement littéraire et artistique du livre. C'est ce qu'a réussi Desrosiers : la vérité historique trouve une mystérieuse transmutation lorsqu'elle infuse sa vertu à la psychologie, au cadre naturel, en même temps qu'elle retrouve les traits caractéristiques de la vie d'une époque. Romancier historique, Léo-Paul Desrosiers le serait déjà et suffisamment, pour avoir fait revivre en des tableaux étonnants de précision et de vérité trois moments saisissants de notre passé, soient l'exode des canadiens-français vers les états de l'ouest dans Nord-Sud, la traite des fourrures dans Les Engagés du Grand Portage et l'établissement héroïque des pionniers dans Les Opiniâtres. Le seul mérite d'une reconstitution fidèle exacte et émouvante, dans une affabulation simplifiée et une langue pure, serait déjà énorme et unique parmi les nôtres. Mais il y a plus; l'art amplifie et élève les simples données historiques ; autrement dit, l'histoire est présente de deux façons ou mieux, se situe à deux niveaux : elle est d'abord là comme résurrection du passé et elle est ensuite dégagement du sens né de la poussée virtuelle ou latente de la tradition ; à ce dernier niveau, elle devient impulsion, passion et elle s'insère donc dans le délicat mécanisme psychologique, moteur des invisibles ressorts qui font agir les hommes et sourde présence partout diffuse, qui donne un sens aux choses. De ce point de vue et en ce sens, Léo-Paul Desrosiers est, à proprement parler, l'équivalent sur le plan de la littérature de ce que représente l'abbé Lionel Groulx sur le plan idéologique et historique, et ce n'est pas peu dire : l'histoire dans le contexte canadien-français n'est pas tant la connaissance du passé que l'engagement

que contracte ce passé avec l'accomplissement prophétique d'un destin.

Ces héros qui vivent dans son oeuvre écrite, l'auteur n'a pas négligé, pour leur donner naissance, les apports de sa propre expérience et de sa propre personnalité. Si nous les examinons soigneusement, on verra qu'ils participent tous plus ou moins, à divers degrés, de sa plus intime sensibilité. Léo-Paul Desrosiers est, comme Hippolyte Douaire et Pierre de Rencontre, un terrien solidement attaché par des liens tenaces à l'âme chaleureuse de la terre nourricière : de plus, le théâtre de l'action dans Nord-Sud, se situe dans la région de Berthier qui est le lieu natal de l'auteur : timide et méditatif comme Louison Turenne, il a subi dans sa carrière les frustrations d'un monde où l'on est relégué dans l'ombre, faute de s'imposer à force d'intrigues ; l'observation des rouages de la réussite matérielle lui aura sans doute inspiré le type de Nicolas Montour ; amant passionné du pays gaspésien, pour y avoir vécu de nombreux mois chaque année, et connaisseur de l'âme de ses habitants, il a naturellement fixé avec beaucoup de vérité l'atmosphère psychologique de L'Ampoule d'or.

On pourrait emprunter à Mgr Savard, pour qualifier la réussite de Desrosiers, un passage qu'il réservait à celle de Louis Hémon, y remarquant cette "harmonieuse coordination de tout ce qu'il voit, entend, palpe, vers l'unité organique de son drame. C'est enfin, ajoutait-il, la transformation miraculeuse en poésie une et vivante de ce multiple détail de la nature et de l'homme." (1)

---

(1) Mgr. F.-A. Savard, in : Louis Hémon, Maria Chapdeleine, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1946. p. 9.

Là où Desrosiers montre la mesure de son talent et les ressources remarquables de ses dons de grand écrivain, c'est par la touche insaisissable et infaillible de l'artiste, qui seul pouvait ainsi changer des fossiles en créatures vivantes, palpitantes, émouvantes. Cette réussite vient de ce que Desrosiers, étant déjà vrai historien, a su, pour faire du roman historique, se faire vrai romancier. L'heureux résultat n'était possible qu'à ce prix. La vraie force de ses romans, ce qui véritablement fait leur valeur comme romans, c'est l'homme. L'auteur a créé des types, les a dotés d'une sensibilité originale et surtout a exprimé à travers eux les idées-force d'une époque, les courants essentiels de notre histoire. Le héros, qui est le centre de l'univers romanesque ainsi ordonné, bien qu'étant une création puissante, n'est pas abstrait : il est fortement lié dans tout son être au milieu naturel. Tels sont, croyons-nous au terme de cette étude, les éléments qui constituent les grandes qualités de la formule du roman historique, chez Léo-Paul Desrosiers.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Oeuvres de Léo-Paul Desrosiers

## A) Livres

Ames et paysages, Montréal, Editions du Devoir, 1922. 183 pages.

Nord-Sud, Montréal et Paris, Fidès, Collection Alouette bleue, 1943.  
216 pages.

Le Livre des mystères, Montréal, Edition du Devoir, 1936. 175 pages.

Les Engagés du Grand Portage, Paris, Gallimard, 1938. 209 pages.

Les Engagés du Grand Portage, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1967. 207 pages.

Les Opiniâtres, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1962.  
198 pages.

Sources, Montréal, Editions du Devoir, 1942. 227 pages.

L'Ampoule d'or, Paris, Gallimard, 1951. 255 pages.

L'Ampoule d'or, Montréal et Paris, Fidès, Bibliothèque canadienne-française, 1967. 212 pages.

Les Dialogues de Marthe et de Marie, Montréal et Paris, Fidès, 1957.  
201 pages.

Vous qui passez Tome 1, Montréal et Paris, Fidès, 1958. 264 pages.



Vous qui passez Tome II, Les Angoisses et les tourments, Montréal et Paris, Fidès, 1959. 316 pages.

Vous qui passez Tome III, Rafales sur les cimes, Montréal et Paris, Fidès 1960. 235 pages.

Dans le nid d'aiglons, la colombe, Montréal et Paris, Fidès, 1963. 140 pages.

Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, Montréal et Paris, Fidès, 1967. 320 pages.

#### B) Articles

La révolte contre Dieu, in Notre Temps, Montréal, 7 mars 1953, p. 1.

L'existentialisme, in Notre Temps, Montréal, 13 juin 1953, p. 1.

Les faux prophètes ou deux romanciers de l'absurde, in Notre Temps, Montréal, 6 février 1954, p. 5.

Un phénomène social gros de conséquences: Le problème des familles nombreuses, in Notre Temps, Montréal, 21 septembre 1957, p. 3.

Le social se règlera catholiquement ou il ne se règlera pas, in Notre Temps, Montréal, 5 octobre 1957, p. 1.

Nos historiens modernes oublient le passé, in Notre Temps, Montréal, 29 mars 1958, p. 5.

Le style immortel, in Notre Temps, Montréal, 31 mai 1958, p. 5.

Simple histoire, in Notre Temps, Montréal, 18 juillet 1959, p. 7.

Toujours la littérature, in Notre Temps, Montréal, 21 janvier 1961, p. 5.

Julie Papineau et l'Histoire, in Notre Temps, Montréal, 1er juillet 1961, p. 1.

Que faisons-nous de nos "intellectuels" ?, in Notre Temps, Montréal, 17 juin 1961, p. 1.

Le colonialisme intellectuel, in Notre Temps, Montréal, 9 septembre 1961, p. 5.

La nationalisation de notre littérature par l'étude de notre histoire, in L'Action française, février 1919, p. 65 à 77.

La naissance d'une race par Lionel Groulx, in L'Action française, août 1919, 1. 372 à 374.

Commencements ( un hivernement chez les Montagnais), in L'Action Nationale, décembre 1936, p. 248 à 264.

Les Anciens Canadiens, Philippe Aubert de Gaspé, in Revue d'Histoire de l'Amérique française, décembre 1961, "livres et revues", p. 450 à 452.

Frontenac et la paix, 1672-1682, in Revue d'Histoire de l'Amérique française, juin 1963, p. 159 à 184.

Champlain et Montréal, in Le Canada français, avril 1942, p. 597 à 611.

Hommage à Léopold Richer, in Lectures, février 1961, p. 189-190.

L'écrivain ne cesse jamais une minute de composer en lui-même, in Lectures, juin 1964, p. 254-255.

Garneau cent ans après sa mort, in Le Devoir, Montréal, samedi 5 février 1966, p. 9.

Maria Chapdeleine, in Le Devoir, Montréal, 31 mars 1966.

L'autonomie de Montréal, in Le Devoir, Montréal, jeudi 27 octobre 1966.

Le fiel, in Le Devoir, Montréal, jeudi 27 octobre 1966.

## 2. Etudes sur Léo-Paul Desrosiers

Aubry Pierre, trilogie romanesque, in Actualité, Montréal, juin, 1964, p. 41.

Boulizon Guy, Iroquoisie, in Lectures, Montréal, mars 1948, p. 70 à 75.

Charbonneau Robert, Les Engagés du grand portage, in La Relève, octobre 1938, p. 189-190.

Chartier Emile, Nord-Sud, in Mes Fiches, Montréal, 20 avril 1943.

Chartier Emile, Léo-Paul Desrosiers, le roman historique et psychologique, in Lectures, Montréal, fév. 1953, vol. 14 no. 6. p. 242 à 249.

Chartier Emile, Les Opiniâtres, in Lectures, Montréal, 9 octobre 1954, p. 19.

Chartier Emile, Vous qui passez, in Lectures, Montréal, 15 mai 1958, p. 273 à 276.

Chartier Emile, Les Angoisses et les tourments, in Lectures, Montréal, septembre 1959, p. 9-10.

Dantin Louis, Gloses critiques, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, p. 113 à 126.

Daveluy Marie-Claire, Dans le nid d'aiglons, la colombe, in Lectures, Montréal, décembre 1963, p. 93-94.

Daviault Pierre, Les Opiniâtres, in La Revue dominicaine, Montréal, juillet-août 1941, p. 53 à 55.

Duhamel Roger, Les Engagés du grand portage, in Le Devoir, Montréal, 23 juillet 1939.

Ethier-Blais Jean, "Les Engagés du grand portage": Un classique des lettres canadiennes, in Le Devoir, Montréal, 19 janvier 1963, p. 11.

Groulx Lionel, Dans le nid d'aiglons, la colombe, in la Revue d'Histoire de l'Amérique française, Montréal, mars 1964, p. 583-586.

Groulx Lionel, Ame de qualité, noble esprit, in Le Devoir, Montréal, 22 avril, 1967, p. 16.

Lamarche M. -A. (o.p.), Les Engagés du grand portage, in la Revue Dominicaine, septembre 1968, p. 104 à 106.

Laurent Edouard, Les Opiniâtres, in Culture, Québec, septembre 1941, p. 409-410.

Légaré Romain (o.f.m.), Etudes d'auteurs canadiens: Léo-Paul Desrosiers, in Lectures, Montréal, septembre 1958, p. 3 à 5.

Légaré Romain (o.f.m.), Les Engagés du grand portage, in Culture, décembre 1947, p. 486-488.

Légaré Romain (o.f.m.), Vous qui passez, in Culture, Québec, septembre 1958, p. 347 à 349.

Legault Rolland, Les Engagés du grand portage, in Lectures, septembre 1947, p. 12 à 16.

Legault Rolland, Les Engagés du grand portage, in l'Ecole canadienne, novembre 1958, p. 173 à 178.

Pinsonneault Jean-Paul, L'Ampoule d'or, in Lectures, Montréal, décembre, 1952, p. 149 à 154.

Racicot Paul-Emile, L'Ampoule d'or, in Relations, Montréal, janvier 1952, p. 26.

Proulx Antonin, Nord-Sud, in Le Devoir, Montréal, 2 mai 1931.

Richer Julia, Léo-Paul Desrosiers, Montréal et Paris, Fidès, Collection Ecrivains canadiens d'aujourd'hui, 1966. 190 pages.

Richer Julia, En causant avec Léo-Paul Desrosiers, in Notre Temps, Montréal, 10 mai 1958, p. 5.

Richer Julia, Un couple d'écrivains en vacances, in Notre Temps, Montréal, 10 septembre 1960, p. 7.

Richer Julia, Léo-Paul Desrosiers tel qu'il est ... tel qu'il fut, in Le Devoir, jeudi le 27 octobre 1966, p. 16.

Richer Julia, Léo-Paul Desrosiers et son oeuvre, in Notre Temps, Montréal, 18 octobre 1945, p. 4.

Richer Julia, Un être hypersensible, in Le Devoir, Montréal, samedi 22 avril 1967, p. 16.

Richer Léopold, Léo-Paul Desrosiers, journaliste, in Notre Temps, Montréal, 10 mai 1958, p. 5.

Robert Lucette, Léo-Paul Desrosiers et Michelle Le Normand, ménage d'écrivains affable et couple parfait, in Photo-Journal, 11 août 1949, p. 38.

Robidoux Réjean et Renaud André, Le roman canadien-français du vingtième siècle "Les Engagés du grand portage", publication du Centre de recherches en littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, 111, édition de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 57 à 71.

Sainte-Marie Pierre, Iroquoisie, Tome 1, 1534-1646, in Liaison, novembre 1947, p. 545 à 548.

Sylvestre Guy, Les Engagés du grand portage, in le Mauricien, Les Trois-Rivières, septembre 1938, p. 12, 29, 30.

Sylvestre Guy, L'Ampoule d'or, in la Revue de l'Université d'Ottawa, octobre 1952, p. 457-458.

### 3. Romans canadiens

Aubert de Gaspé Philippe (père), Les Anciens Canadiens, Montréal et Paris, Fidès, Collection Alouette bleue, 1963. 355 pages.

Aubert de Gaspé Philippe (père), Mémoires, Québec, N.S. Hardy, 1885.

Conan Laure, Angéline de Montbrun, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1950. 191 pages.

Conan Laure, La Sève immortelle, Montréal, Beauchemin, 1943. 221 pages.

Grigon Claude-Henri, Un Homme et son péché, Montréal, Editions du Totem, 1933.

Grigon Claude-Henri, Le Déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Editions du Vieux Chêne, 1934.

Groulx Lionel, L'Appel de la race, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1956. 252 pages.

Hémon Louis, Maria Chapdeleine, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1946. 189 pages.

Le Normand Michelle, Autour de la Maison, Trois-Rivières, Editions Le Bien Public, 1939, 190 pages.

Ringuet, Trente arpents, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Né-nuphar, 1964. 306 pages.

Ringuet, L'Héritage et autres contes, Montréal, Editions Variétés, 1946. 180 pages.

Roquebrune Robert de, Les Habits Rouges, Paris, Editions du Monde Nouveau, 1923. 280 pages.

Roquebrune Robert de, Testament de mon enfance, Paris, Plon, 1951.

Savard Félix-Antoine (Mgr), Menaud Maître-Draveur, Montréal et Paris, Fidès, Bibliothèque canadienne-française, 1968. 215 pages.

#### 4. Ouvrages généraux

Albérès R.M., Bilan littéraire du XXe siècle, Paris, Editions Montaigne, 1962. 245 pages.

Albérès R.M., Histoire du roman moderne, Paris, Albin Michel, 1962.

Buies Arthur, La lanterne, (textes choisis et commentés par Marcel-A. Gagnon), Montréal, Editions de l'Homme, 1964. 255 pages.

Brunet Michel, Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme, in Ecrits du Canada français, 111, Montréal, 1957. p. 31 à 117.

Ethier-Blais Jean, Signets 11, Cercle du livre de France, 1967. 247 pages.

Falardeau Jean-Charles, Notre société et son roman, Montréal, HMH, 1967. 234 pages.

Fournier Jules, Mon encrier, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1965. 350 pages.

Gagnon Ernest, L'homme d'ici, suivi de Visage de l'intelligence, Montréal, HMH, Collection Constantes vol. 111, 1963. 190 pages.

Groulx Lionel, Notre Maître le passé, Montréal, L'Action française, 1924.

Groulx Lionel, Constantes de vie, Montréal et Paris, Fidès, 1967. 172 pages.

Groulx Lionel, Histoire du Canada français depuis la découverte, Tome 1 Le Régime français, Montréal et Paris, Fidès, 1960. 394 pages.

Groulx Lionel, Histoire du Canada français depuis la découverte, Tome 11 Le Régime britannique au Canada, Montréal et Paris, Fidès, 1960. 442 pages.

Guillemain H., Notions de Littératures Etrangères, Paris, J. deGigord, 1956. 265 pages.

Légaré Romain o. f. m., Le roman canadien-français d'aujourd'hui; in Culture, Québec, Mars 1945, pp. 67-68.

Le Moine Roger, Le roman historique au Canada français, in Archives des lettres canadiennes, Tome 111, Le roman canadien-français, Montréal, Fidès, 1964. p. 69 à 89.

Le Moyne Jean, Convergences, Montréal, HMH, Collection Constantes vol. 1, 1961. 324 pages.

Maigron Louis, Le roman historique à l'époque romantique, Paris, Hachette, 1898.



Marcotte Gilles, Une littérature qui se fait, Montréal, HMH, Collection Constantes vol. 11, 1962. 293 pages.

Marcotte Gilles, L'expérience du vertige dans le roman canadien-français, in Écrit du Canada français, XVI, Montréal, 1963. p. 229 à 246.

Nevers Edmond de, L'Avenir du peuple canadien-français, Montréal et Paris, Fidès, Collection du Nénuphar, 1964. 332 pages.

Roy Camille (Mgr), Les leçons de notre Histoire, Montréal, Beauchemin, 1929. 235 pages.

Roy Camille (Mgr), Romanciers de chez-nous, Montréal, Beauchemin, 1935. 200 pages.

Roy Camille (Mgr), Historiens de chez-nous, Montréal, Beauchemin, 1935. 195 pages.

Roy Camille (Mgr), Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, Montréal, Beauchemin, 1939. 195 pages.

Thibaudet Albert, Réflexions sur le roman, Paris, Gallimard, 1938.

Tougas Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 1967. 309 pages.

Van Tieghem P., Histoire Littéraire de l'Europe et de l'Amérique de la Renaissance à nos jours, Paris, Armand Collin, 1940.

Wyczynski Paul, Panorama du roman canadien-français, in Archives des lettres canadiennes, Tome III Le roman canadien-français, Montréal, Fidès, 1964. p. 11 à 35.

## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	Histoire et romantisme	p. 2
CHAPITRE I	L'homme Léo-Paul Desrosiers	p. 11
CHAPITRE II	Le roman historique avant Desrosiers	p. 24
CHAPITRE III	L'homme dans le roman historique chez Desrosiers	p. 47
CHAPITRE IV	La nature dans le roman historique chez Desrosiers	p. 71
CHAPITRE V	Les moeurs dans le roman historique chez Desrosiers	p. 82
CHAPITRE VI	Desrosiers écrivain et styliste	p. 93
CONCLUSION	Les éléments d'une réussite	p. 104
BIBLIOGRAPHIE		p. 109